

« Mémoires vivantes de la guerre 39-45,
par mémoires de Rives »



Tome 8
Septembre 2022

SOMMAIRE

- ❖ Hommage à Jacques LANVARIO, page 3
- ❖ Rives entre 1939 et 1945, Maurice MICHEL, page 4
- ❖ La seconde guerre mondiale du 03 septembre 1939 au 8 mai 1945, Gaby TROPINA, page 7
- ❖ Souvenir de Claudette CARRET-AILLOUD de Lyon, page 23
- ❖ Jean GOSSON, Geneviève DELAFON, page 24
- ❖ Les tickets de rationnement, Joëlle CARTIER, page 28
- ❖ Souvenirs de la guerre 39-45, Roger GAGNEUX, page 35
- ❖ Le 12 juillet 1944, Gaby TROPINA, page 38
- ❖ Quelle histoire ! Robert MASSARD, page 40
- ❖ Pourquoi papa ? Maryvonne HAMPARTZOUMIAN, page 42
- ❖ Journée d'horreur ce 13 juillet 44, Maryvonne HAMPARTZOUMIAN, page 43
- ❖ Les écoles Libération à Rives, Gaby TROPINA, page 44
- ❖ Sous l'occupation, Joëlle CARTIER, page 47
- ❖ L'année 44, la résistance à Rives, Josy CARTIER, page 50
- ❖ Quelques souvenirs qui restent ! Violette LARDIN, page 75
- ❖ Epilogue, Alain SALVAGNI, page 78

Hommage à Jacques Lanvario

Jacques Lanvario, fidèle membre des « Mémoires de Rives » depuis 2017, nous a quittés ce 11 février 2022. Il restera gravé dans nos mémoires et les livrets où il a écrit, numéro 1, 2 et 6 seront pour nous un éternel souvenir.

En hommage à sa mémoire nous lui dédions le livret numéro 8 sur la guerre 39-45

« Mémoires de Rives », Gaby TROPINA

Le 06 juin, 2022



Une belle prise ! Carpe, étang de Romagnieu

Maurice

Rives entre 1939 et 1945,

En 1943, j'avais sept ans et j'habitais au centre de Rives. Je me rappelle très bien de cette époque qui m'a marqué.

Les Allemands traversaient la ville en side-car, le conducteur casqué portait un fusil en bandoulière, la place du passager était souvent vide. Par petits groupes, d'autres soldats parcouraient les rues et avaient des adresses et recherchaient les jeunes en âge de faire le service militaire. Ils interrogeaient des grandes personnes qui ne leur répondaient pas. De nombreux jeunes avaient rejoint le maquis : malheur à celui qui se faisait ramasser car il allait être déporté en Allemagne en STO (Service Travail Obligatoire) dans les usines qui fabriquaient de l'armement, surtout des obus.

La seule chance, qu'ils avaient d'y échapper était de sauter du train pour s'évader, d'ailleurs, on en connaît quelques-uns. Les autres en prenaient pour quelques années, jusqu'à la fin de la guerre.

Les temps étaient difficiles, on ne mangeait plus à notre faim. C'était la restriction. On avait des tickets pour le pain et on faisait la queue à la boulangerie. La viande était rare et on n'en mangeait que le dimanche et les jours de fêtes. Les légumes le plus souvent étaient des topinambours et des rutabagas. Les œufs et la farine devenaient difficiles à trouver pour les citadins. Après l'arrachage des pommes de terre, on allait glaner celles oubliées lors du ramassage. Par chance à Rives la campagne étant proche, on arrivait quand même à se débrouiller. Nos parents allaient aider les paysans après leur travail de faction à l'usine en contrepartie de victuailles. La saccharine remplaçait le sucre et le saindoux (graisse de porc) se substituait au beurre ainsi qu'à la margarine.

Le marché « noir » existait, honte à ceux qui le pratiquait pour s'enrichir.

Il faisait froid l'hiver, on se chauffait avec des boulets (poussière de charbon agglomérée). Le soir en allant au lit, on préparait une bouillote (eau chaude) ou une brique passée au four pour réchauffer les draps, en y pensant, on en grelotte encore.

Le soir mon père et toutes les personnes valides se rendaient sur les voies ferrées pour les surveiller la nuit.

Je me rappelle du déraillement d'une locomotive, au pont de Réaumont qui de ce fait s'est retrouvée les roues en l'air. Par curiosité avec ma famille nous sommes allés constater les dégâts. L'atmosphère était tendue, la présence allemande n'étant pas acceptée par la population, nous avions ordre de ne pas parler.

Les familles avaient beaucoup de difficultés pour avoir des nouvelles de leurs proches qui étaient au front ou prisonniers. Les maquisards patrouillaient et leurs présences nous rassuraient.

Période qui a duré un certain temps jusqu'au moment où les Américains arrivèrent. À partir de ce moment-là l'espoir est revenu. Les Américains distribuaient généreusement des bonbons et du chocolat aux enfants en échange de tomates, dont ils raffolaient. Ils ont apporté le fameux chewing-gum aux français, que Thomas Adams avait inventé en 1872 et qui devint le symbole de la liberté et de la modernité. Beaucoup plus sympathique nous avons apprécié la présence des Américains noirs. Nous étions très intrigués par leur peau brillante et leurs dents très blanches. Ils nous montraient une machette et murmuraient « nous, voir boche, couper cabèche ».

La vie reprenait ses droits avec plus de nourriture. Ce n'est qu'en 1945 que la Libération a permis de voir revenir les prisonniers dans leurs familles. A leur retour ils ne reconnaissaient pas leurs enfants, qu'ils avaient dû laisser alors qu'ils étaient encore petits. Ces derniers ont retrouvé leurs pères qu'ils n'avaient pas ou peu connus. Les enfants élevés par leurs mères pendant un certain temps ont eu du mal à accepter l'autorité paternelle inconnue. Avec beaucoup de diplomatie,

l'harmonie familiale renaissait, accompagnée d'un « baby-boom » (accroissement du taux de la natalité) appelés « les enfants d'après-guerre ».

Il y eut le problème des prisonniers qui avaient rencontré d'autres compagnes en Allemagne et qui sont revenus avec une autre famille ou un enfant.

Dans tous les villages alentours la vie avait repris un peu de ses couleurs. La fin de cette guerre était la bienvenue, mais nous restions marqués par ces événements, espérons ne jamais revivre de pareilles époques.

Le nom de maquisards fusillés a été donné à des noms de rues et de places dans de nombreuses communes en reconnaissance de leur engagement pour la France.

Nous ne les oublions pas.

Maurice MICHEL, le 14-04-2022

Le saviez-vous ?

Inventé en 1872 par Thomas Adams, le chewing-gum a été apporté aux Européens par les GI's américains lors de la seconde guerre mondiale.

Il fut alors symbole de liberté et de modernité.

Papier de devinette trouvée dans l'emballage d'un chewing-gum

Gaby
La seconde guerre mondiale
du 03 septembre 1939 au 8 mai 1945

Et oui, j'ai connu cette triste période.

Née en 1935, j'avais donc 5 ans et j'habitais au Bas Rives au numéro 21 actuel à côté il y avait la boulangerie GEYNET, avec ses bonnes odeurs de pain.

Un jour de 1940, des tanks allemands avec des canons, descendaient le Bas Rives.



Un véhicule s'est arrêté à la hauteur de notre habitation, car il y avait une fontaine (comme il y en avait avant à tous les coins de rue) un allemand est venu remplir sa gourde et me voyant sur la terrasse dit à ma maman qui était sur le pas de la porte : « Hé ! Hé ! Petite

*allemande ? Blonde aux yeux bleus ! » (J'en parle dans le livret 3).
Quelle frayeur ! Ma maman affolée m'a fait entrer dans la maison, moi je n'ai pas bien compris, mais j'ai obéi car la vue de ces hommes habillés de vert, casques et fusils en bandoulières m'a quand même effrayée et je m'en souviens encore comme si c'était hier !*

En 1944, nous étions en plein dans cette maudite guerre et nous avions faim. Maman nous emmena, ma sœur de 2 ans mon aînée et mon frère plus jeune de 2 ans, sur la route de Charnècles dans un champ (là où actuellement sont construits les établissements Fortex et diverses entreprises).

Ce champ avait été fraîchement moissonné, nous allions glaner les épis de blé restés au sol pour faire de la soupe de blé ! (cette soupe de blé infecte, appelée « blé gruau », que l'on avait tant de peine à avaler... Mais on nous obligeait...). Et oui c'était les durs moments de la famine.



De ce fait nos « guiboles » n'étaient pas épaisses.

Subitement, nous avons entendu et vu des Allemands en side-cars qui allaient et venaient sur la route...

Le champ où l'on glanait

Lieu où ont été fusillés les 12 personnes



PS : on a peine à croire qu'un tel convoi a traversé RIVES.

J'entends encore le ronflement de ces « motos » ! Maman nous interpella vivement car nous étions dispersés dans le champ : « Venez vite les petits rentrons, le va-et-vient de ces side-cars ne me dit rien de bon ». Effectivement, le lendemain le 31 juillet 44, des civils au nombre de 12 personnes étaient fusillés au croisement des routes de Charnècles, les motards recherchaient un endroit pour « assassiner » ces pauvres gens (voir la liste de ces 12 personnes inscrites sur le monument érigé au carrefour), liste donnée par Madame BUDILLON Andrée de Charnècles avec en complément l'adresse de ces pauvres gars, car je croyais et pensais que ces personnes fusillées étaient de Charnècles... C'étaient des hommes pris dans une prison à Grenoble, sur les quais ou encore à Voreppe.

*Les Fusillés – CHARNECLES
Dimanche 30 Juillet 1944*

Roger HEYNES	42 ans	Grenoble
Paul GARNIER	47 ans	Voreppe
Henri GUIGARD	35 ans	Voreppe
Marius VERRAND	18 ans	Izeaux
Victor PERRON	27 ans	Grenoble
Charles WOLMARK	23 ans	Grenoble
Marcel BONIFACE	35 ans	StMartin d'Hères
Emile BERNARD	35 ans	Gresse en Vercors
Eugène FAGNIEL	31 ans	Echirolles
Izaak BAUMOL	35 ans	Grenoble
Claude SCHOERLIN	23 ans	La Côte St Andrée
Un fusillé non identifié		



Les Fusillés - Monument à RIVES
Place de la Libération, rue du 14 juillet 1944
(voir livret n°3 sujet écrit précédemment).

Jeudi 13 Juillet 1944 sont :

Xavier BROCHIER dit XAVIER,	59 ans né le 26 septembre 1885 à Bizannes) domicilié à Rives au café de la Poste, père de 3 enfants Marcel, Xavier, et Marius (tous Maquisards) et 8 petits-enfants.
Louis SCAMBATTO dit BOB	22 Ans né le 25 mai 1921 à Grenoble - domicilié à Rives
René POMMIER dit RENE	18 ans né le 1 ^{er} novembre 1926 à Bernin – domicilié à Bernin
Alphonse THIRY dit ALPHONSE	21 ans né le 13 octobre 1920 à Willerwald (Moselle) – Fusillé Marin – domicilié à Toulon



JE VOUS SALUE VOUS QUI DORMEZ
APRÈS LE DUR TRAVAIL CLANDESTIN
IMPRIMEURS, PORTEURS DE BOMBES
DEBOULONNEURS DE RAILS
INCENDIAIRES
DISTRIBUTEURS DE TRACTS
CONTREBANDIERS
PORTEURS DE MESSAGES

ICI LE 13 JUILLET 1944
QUATRE PATRIOTES
FURENT LACHEMENT ASSASSINES
PAR LES BARBARES ALLEMANDS.

LOUIS SCARLATTO 47 ANS
RENE PANCHET 42 ANS
ALPHONSE THIBY 21 ANS
XAVIER BROUSSIER 39 ANS

• RENE ALPHONSE

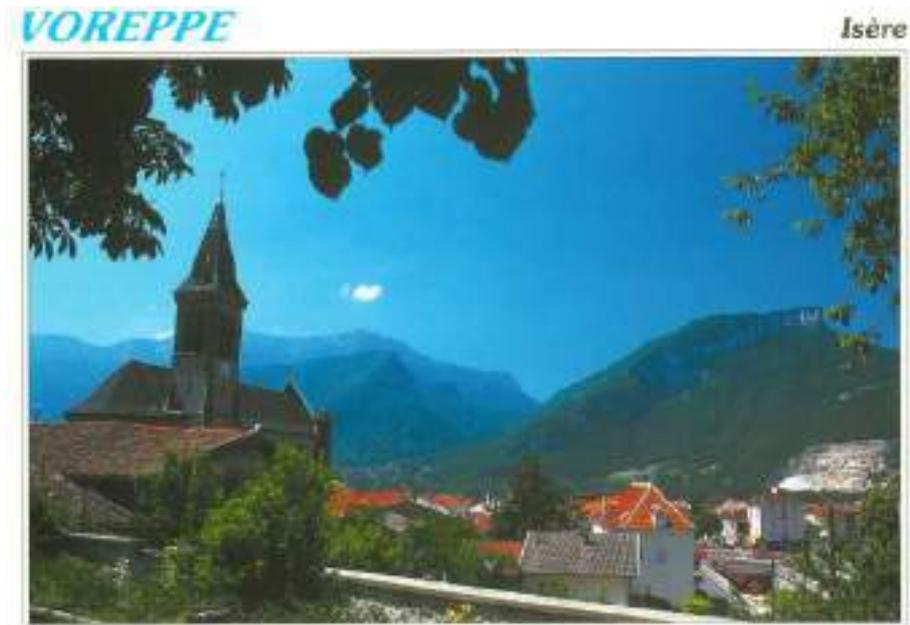
JE VOUS SALUE VOUS QUI RESISTEZ
ENFANTS DE VINGT ANS
AU SOURIRE DE SOURCE
VIEILLARDS PLUS CHENUS QUE LES PONTS
HOMMES ROBUSTES
IMAGES DES SAISONS
JE VOUS SALUE AU SEUIL DU NOUVEAU MATIN

ROBERT DESNOS
CE COEUR QUI HAÏSSAIT LA GUERRE - 1942

1944
A SES CAMARADES
MORTS GLORIEUSEMENT
POUR LEUR IDEAL
LEUR CHEF
Maryvonne

Leurs corps ont été recouverts de draps blancs et de fleurs par les Rivois. On les avait mis sur des civières et installé une palissade en bois pour éviter que les chiens viennent tourner autour de ces cadavres (voir livret n° 7 ou Maryvonne parle de ces durs moments).

VOREPPE



*Les fusillés de VOREPPE
30 Juillet 1944
Stèle édifée 237 rue des Martyrs.*

*2 cyclistes et 5 personnes ont perdu la vie par pendaison ce 30 juillet,
le même jour qu'à Charnècles.*



Un monument à l'entrée de VOREPPE, intersection Avenue Henri CHAPAYS et Avenue Juin 40, rappelle cette guerre et la Résistance.

MÉMORIAL
L'HOMME de DOULEUR
MCMXL = 1940 (chiffres ROMAIN/ARABE)



Inscription sur le monument :

A cette porte des Alpes que les armées d'invasion n'ont pu franchir en JUIN MCMXL les armées allemandes d'occupation harcelées par le Maquis de Chartreuse ont torturé et tué d'innocents otages au mépris de tout droit humain.

VOUS QUI PASSEZ - SOUVENEZ-VOUS

HÔTEL DE PARIS à RIVES



Tenu par Monsieur et Madame RABATEL et ensuite Monsieur et Madame PILER au 80 Rue de la République.

A ce moment-là nous habitons 83 rue de la République, en face de cet hôtel.

Un grave incident s'est produit dans celui-ci, un allemand y a été fusillé par les maquisards.

Grand branle-bas... nous avons dû préparer des « baluchons » pour se sauver et aller se cacher dans les bois de CRIEL car nous pensions que les Allemands allaient faire des prises d'otages et nous fusiller aussi....

D'ailleurs nous avons eu deux ou trois fois la visite des allemands. Quelle frayeur, maman était au travail, nous nous sommes serrés les uns contre les autres tous les trois. Mais ils ne nous ont jamais fait de mal, ils parlaient entre eux dans leur langue incompréhensible pour nous...

Nous avons un appartement de deux pièces, une cuisine et une chambre... et un grand lit où nous étions tous les quatre... deux à la tête, deux au pied... Notre maman nous servait de bouillotte... Nous

l'appelions « maman chaude »... elle était divorcée et devait nous élever seule sans aide, avec les tickets...

Cet appartement était vétuste et insalubre ; les cafards grouillaient dans les plinthes et lorsque nous rentrions le soir, 1-2-3 j'éclaire... et les cafards qui avaient profité de notre absence se précipitaient vers les plinthes... Nous les écrasons, ça craquait sous les pieds... Et après au feu les cadavres... Cela faisait une chauffe dans notre petit poêle !! Ma sœur a pris la diphtérie (ou croup). Maman lui avait mis un petit lit cage dans la cuisine pour qu'elle ait plus chaud. Etant donné que cette maladie était contagieuse ma sœur est allée à « LA TRONCHE ». Nous étions partis de l'appartement qui a été désinfecté (les fenêtres entièrement bouchées de papier : « ils » avaient fait brûler des « gaz » dans des genres de boîtes métalliques percées... (Quels souvenirs !)

À côté de notre appartement, il y avait le magasin "AU PRINTEMPS " au numéro 81 où habitait René THOMAS avec sa famille, Instituteur et premier responsable de la Résistance à RIVES et intendant du maquis de Chartreuse... donc c'est pour cela que nous étions visités par les Allemands...

À côté, habitait Monsieur Eugène CARCEY (dit Michel dans le Maquis)... d'où nos craintes !! Nous étions amies avec leurs filles Nicole et Monique et jouions dans la cour, presque en face de Violette LARDIN qui elle aussi écrit sur cette guerre 39-45.



Monsieur René THOMAS, domicilié 83 Rue de la République « LE PRINTEMPS »
Premier responsable de la résistance à RIVES et intendant du Maquis de Chartreuse

RIVES - RUE ALFRED BUTTIN (anciennement route de Vourey)

Nommé « FRED » dans le maquis, il a été fusillé au Col du Banchet (à la limite des communes de La Frette et de Saint-Hilaire de la Côte) ; avec plusieurs maquisards, ils étaient cantonnés à cet endroit ; des hommes en civil arrivent en traction, ce sont des allemands qui crient en les voyant « VIVE DE GAULLE »... sans méfiance, FRED s'avance avec un camarade TITIN... une rafale de mitraillette les atteint... mais sept allemands seront abattus (le 12 juillet 1944).

Il est enterré le 14 juillet 1944 au cimetière de Saint-Hilaire-du-Touvet mais inscrit sur le monument aux morts à RIVES.

Stèle, le Blanchet - La FRETTE





MONSIEUR GEORGES JANIN COSTE

Résistant a été arrêté une première fois le 26 mai 1944, suite à l'assassinat de l'allemand à l'Hôtel de Paris ce qui a déclenché des menaces de représailles. Relâché, il est de nouveau arrêté le 3 juillet 1944 et de nouveau relâché... puis repris le 30 juillet 1944. A la fin de la guerre son corps sera retrouvé dans l'un des charniers du polygone à Grenoble.

Il habitait avec sa famille (trois enfants donc Christiane, « dit Criquette » au dernier étage de la Mairie de Rives. Il était très actif à la Mairie. Il est enterré au cimetière à Rives rue des Tilleuls.

MONSIEUR ROMAIN LAMBERT

Enrôlé dans le maquis, il habitait mon quartier au 87 rue de la République avec ses trois enfants. Il a été blessé en 1944 ; très grièvement touché, fût transféré dans un hôpital à Lyon où il a subi l'ablation d'un pied et ensuite jusqu'au genou...



Livre de Jacky LAMBERT. Mais il s'en est sorti... et a continué de travailler pour élever sa famille.

HÔPITAL MILITAIRE AMERICAIN A RIVES

Il a été installé en septembre 44 à la Courbatière. Avec mes parents nous y sommes allés (voir photo). Mon Dieu, un grand champ rempli de toiles de tentes vertes avec des croix rouges... à l'intérieur des blessés, avec des bandages à la tête, aux jambes, aux bras... Trop DUR ! Je n'ai pas pu rester... en plus il faisait très chaud sous ces bâches....



En juin 1940, on nous avait appris et fait chanter une chanson sur PETAIN (Maréchal, nous voilà, devant toi le sauveur de la France....) Voir le texte (merci à ma nièce Jacqueline....). Et après... on nous disait CHUT ! Tais-toi, il ne faut plus chanter cela ! On ne comprenait pas !!

Paroles de la chanson André Dassary Maréchal, Nous Voilà ! lyrics



Maréchal, Nous Voilà ! est une chanson en Français

Une flamme sacrée
Monte du sol natal
Et la France enivrée
Te salue Maréchal !
Tous tes enfants qui t'aiment
Et vénèrent tes ans
A ton appel suprême
Ont répondu "Présent"

[Refrain] :
Maréchal nous voilà !
Devant toi, le sauveur de la France
Nous jurons, nous, tes gars
De servir et de suivre tes pas
Maréchal nous voilà !
Tu nous as redonné l'espérance
La Patrie renaîtra !
Maréchal, Maréchal, nous voilà !

Tu as lutté sans cesse
Pour le salut commun
On parle avec tendresse
Du héros de Verdun
En nous donnant ta vie
Ton génie et ta foi
Tu sauves la Patrie
Une seconde fois :

[Refrain]

.....



Pétain à la gare de Rives

Je remercie toutes les personnes qui m'ont aidée dans mes recherches, qui ont abouti pour ce Tome 8

- *Madame Andrée BUDILLON – Charnècles*
- *Monsieur Pierre LAMBERT – Rives*
- *Monsieur Jean-Claude BLANCHET – Voreppe*

Ainsi que mes amies GHISLAINE pour les photos, JACQUELINE pour diverses recherches et même mon ami GUILLAUME FABRE de la Mairie. Merci aussi à Laurence MILLIAT qui a œuvré pour relever tous mes écrits.

Gaby TROPINA, 10 février 2022

Claudette
Souvenir de Claudette CARRET-AILLOUD de Lyon

A l'été 1944 mes parents, mon frère et moi passons les vacances chez la famille Marmonier, au lieu-dit «Tréfonds» sur la commune de Réaumont, mais plus près de Charnècles et de Saint-Cassien. C'était habituel depuis plusieurs années.

Mon papa était parti le matin en vélo pour visiter un copain qui tenait un magasin de chaussures à Rives.

En revenant, montant de Rives, arrivé sur la route de Charnècles, il voit de la route les camions allemands arrêtés au bord de la route. Un soldat allemand lui demande ses papiers, dont un laissez-passer délivré par la Kommandantur de Lyon disant qu'il était réquisitionné comme chauffeur pour l'armée allemande. Et c'est comme ça qu'il a eu la vie sauve.

Ils l'ont obligé à assister à l'assassinat de tous ces pauvres gens et l'ont relâché à la fin.

Le lendemain nous avons tous assisté à l'enterrement de ses martyrs. Des cercueils en bois blanc portés par les habitants. Nous étions en été,

Texte remis à Gaby le 1^{er} mars 2022

*Marius CARRET - 31 ans
Claudette CARRET - 10 ans
Année 1944*



**Geneviève
Jean GOSSON**

Pour le quartier de la Poype deux souvenirs transmis de la dernière guerre remontent à ma mémoire.

Celui de la maison de maître « la Poype » qui était alors la propriété de B.F.K. (Blanchet Frères et Klébert). Le réseau de résistance locale se retrancha dans la maison libre d'occupants, Roger du Marais petit fils d'Augustin Blanchet y venait enfant voir sa grand-mère Mme Grandperret veuve d'Augustin Blanchet. Il connaissait bien cette propriété et la savait inoccupée. Ils s'y cachèrent jusqu'au jour où dénoncés ils furent attaqués, mais les tirs venaient de l'autre côté de l'étang, trop loin et tous réussirent à s'enfuir sans dégât dans les bois. Un drame se passa dans cette période troublée de 1944, un membre du réseau de Beaucroissant fut soupçonné de trahison, les responsables l'interrogèrent dans le pressoir de la propriété, un geste maladroit aurait provoqué une réaction de riposte, le jeune fut tué. Nous ne savons pas de qui il s'agissait.

L'autre souvenir est la présence dans le quartier du résistant de ce réseau Jean Gosson, il fut blessé dans les combats de la Frette, soigné au café Brochier le jour de la rafle des miliciens de juillet 1944, il sortit la tête haute devant les 2 sentinelles comme si de rien n'était, c'était son caractère, fier et indépendant avec un grand cœur ; il vivait de manière marginale ne voulant dépendre de personne. Dans les années 1970 il est venu squatter une maison BFK abandonnée près de la chute de la Poype. Jacques Delafon se lia d'amitié avec lui, il racheta à BFK cette maison pour que Jean Gosson puisse y vivre tranquillement mais ce dernier a refusé toute installation électrique et adduction d'eau ; il a vécu une vingtaine d'année ainsi, avec son feu de bois et en allant chercher de l'eau dans une source en amont, il faisait un peu peur aux passants mais il était d'une grande gentillesse, donnant des coups de mains à la condition qu'on ne lui réclame rien. Il vivait d'une petite pension de la SNCF et d'aides ponctuelles à l'entreprise de pompes

funèbres Manchon pour creuser des fosses. Il avait peu de dépenses, des chandelles, du pain, de la charcuterie et son litron de vin quotidien dans la musette. Il mourut à la maison de retraite où il séjourna quelques années après ses 90 ans. Oublié de presque tous, ce grand résistant n'eut que 3 personnes à son enterrement.

Geneviève DELAFON



Jean GOSSON devant sa maison



Portrait de Jean GOSSON

Numéro de la pension
au Contrôle Général
du Ministère des
Anciens Combattants
et Victimes de la Guerre.

175 930

~~GUERRE 1914-1918~~ — ~~GUERRE 1939-1945~~ — ~~BONS COURRE~~
T. V. R. — VICTIMES CIVILES

⁽¹⁾ Biffer les mentions inutile.

NOM, Prénoms et Domicile du pensionné: **GOSSON Jean Nicolas**

demeurant: **LES PASTIGUES RIVES (Isère)**

Grade et Corps: **soldat F.F.I**

Classe: **1923**

Recrutement:

N° matricule:

Pension: **DEFINITIVE** de **10%**, concédée par arrêté du **29 AVRIL 1952**

à la suite **C/R GRANOBLE IS/ID/1948** **AVIS C.C.M**

du **23/1/1950** valable du **30 OCTOBRE 1948** au

NATURE ET DESCRIPTION DE L'INVALIDITÉ.

R/A DIAGNOSTIC — ORIGINE — CURABILITÉ	TAUX D'INVALIDITÉ	TAUX GLOBAL
<p>1° Infirmités ayant ouvert droit à pension :</p> <p>Séquelles de scten du carpe droit- douleurs dans le territoire du cubital- gnd de la pron- supination-</p> <p>ORIGINE PAR BLESSURE</p> <p>Blessure de guerre reçue le 12/7/1944</p> <p>SERVICE ARME</p>	10%	10%
<p>2° Infirmités n'ouvrant pas droit à pension, avec indication du motif de rejet :</p> <p style="text-align: right; color: blue;">Le Chef du 1^{er} Bureau A. PIEROT</p> <p style="text-align: center; color: red;">Intercalaire qui doit toujours rester entre les mains du pensionné</p>		

Fis. Imp. 200. R.F.A. n° 1369 - G. (1948)

Voir: Renseignements importants pages 2 et suivantes de l'avis d'inscription.

Joëlle

Les tickets de rationnement

La France connaît une période de pénurie, qui va déboucher sur la mise en circulation de tickets de rationnement de 1940 à 1949, distribués sous forme de cartes de rationnement, instaurées par le gouvernement à partir de l'automne 1940 et distribuées en général par les maires.

Un système qui fournit de 1200 à 1800 calories par jour et par personne selon l'âge, les activités, le lieu de résidence. Il y avait 8 catégories, une vraie comptabilité à tenir pour les commerçants.

Par exemple, à Paris, avec ces tickets, un adulte peut acheter : 275g de pain par jour, 350g de viande avec os, 100g de matière grasse et 70g de fromage par semaine, 200g de riz, 250g de pâtes et 500g de sucre par mois, à condition que les produits ne manquent pas.

Pour les Français c'est souvent [système D] à la campagne, ils élèvent des poules et des lapins, cultivent rutabagas et topinambours. Les Français ramassent les mégots, les semelles de bois ou de liège remplacent le cuir (galoches). Les femmes se teignent les jambes et dessinent la couture du bas, car ceux-ci sont devenus introuvables. L'essence manque, les voitures fonctionnent au charbon de bois grâce au gazogène. Tout est soumis au rationnement : tabac, laine etc... devant les magasins les queues s'allongent, les boutiques sont vides, mais les arrières boutiques sont souvent pleines. Ce fut une période faste pour certains commerçants qui firent fortune par la pratique du marché noir. Les Français qui s'y livrent achètent au prix fort et sans ticket les aliments qui manquent le plus : beurre, café, fruits ou viande. Il ne faut pas oublier que ces tickets n'exonéraient pas les citoyens de payer les produits en espèces sonnantes et trébuchantes.

LES DIFFERENTES CATEGORIES DE CONSOMMATEURS :

E : enfants de moins de 3 ans.

J1 : enfants de 3 à 6 ans

J2 : enfants de 6 à 12 ans.

J3 : enfants de 13 à 21 ans

T : adultes de 21 à 70 ans se livrant à des travaux pénibles.

A : adultes de 21 à 70 ans ne se livrant pas à des travaux de force

C : adultes de plus de 21 ans se livrant à des travaux agricoles.

V : adultes de plus de 70 ans.

LES TICKETS :

Leur généralisation visait à une répartition équitable des produits entre tous. Ils permettent aux personnes d'obtenir chaque jour des quantités déterminées de denrées rationnées. La couleur des feuilles de tickets varie avec les denrées, les périodes et les catégories. Chaque ticket représente une quantité soit par un nombre de gramme, une lettre et un signe.

LES TITRES D'ALIMENTATION :

La carte est individuelle et nominative.

Elle comporte : la lettre de catégorie, un numéro d'ordre, adresse et état civil, date de délivrance, cachet de la mairie, signature du maire et la date de validité.

LES COUPONS :

Ils permettent d'obtenir : soit des fournisseurs, une quantité déterminée de denrées, soit de la mairie des feuilles de tickets (approvisionnement journalier), la feuille de coupons est semestrielle. Elle comprend pour chaque mois des coupons numérotés, qui se

découpent et qui portent l'indication de la catégorie du consommateur.

En cas de non-respect des lois en matière de rationnement, des amendes peuvent être appliquées, des saisies, des confiscations et des fermetures de magasins, voir même des peines de prison.

Le premier décembre 1949 les Français en finissent avec le rationnement.

Joëlle CARTIER DEZEMPTÉ.

VILLE DE VILLEURBANNE N° 11882

CARTE D'ALCOOL A BRULER
1945-1946

Nom: *Maurin Jaques*

Adresse: *73 Ch. de Gaulle*

Situation (sans qui — enfant moins 2 ans)
A.T.L. — Res. — 3000 — 3045 — 3110

13 14 15 16

VILLE DE VILLEURBANNE N° 13852

CARTE D'ALCOOL A BRULER
1945-1946

Nom: *Maurin Louis*

Adresse: *73 Ch. de Gaulle*

Situation (sans qui — enfant moins 2 ans)
A.T.L. — Res. — 3000 — 3045 — 3110

13 14 15 16

VILLE DE VILLEURBANNE N° 6085

CARTE D'ALCOOL A BRULER
1947-1948

Nom: *Maurin Michel*

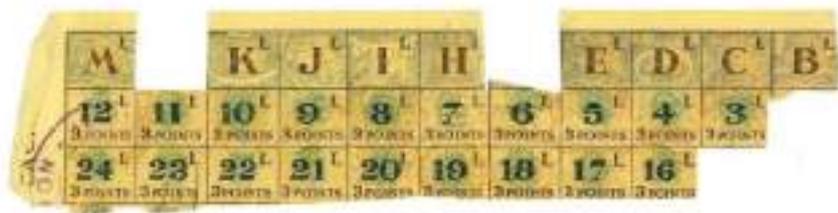
Adresse: *73 Ch. de Gaulle*

Situation (sans qui — enfant moins 2 ans)
A.T.L. — Res. — 3000 — 3045 — 3110

13 14 15 16

Nom	A remplir par le Distributeur
Adresse	
N° administratif de référence	
A compléter par le distributeur de carburant	
Nom	A remplir par le Distributeur
Adresse	
N° administratif de référence	
A compléter par le distributeur de carburant	

INSTRUCTIONS GÉNÉRALES
Bonne l'emploi de la carte spéciale de vêtements
et d'articles textiles pour layettes.



Roger
Souvenir de la guerre 39-45

Je suis né à Rives en 1938 et j'y vis toujours. J'habitais à l'époque au 59 rue de la République. Je me souviens d'une très mauvaise journée de mon enfance. C'était la journée du 13 juillet 1944, j'allais avoir 6 ans ce jour-là, les Allemands circulaient dans Rives depuis tôt le matin. Dans l'après-midi, un terrible évènement s'est produit. Quatre hommes ont été fusillés par ces derniers. Il y avait donc Monsieur Xavier Brochier 59 ans, Louis dit Bob 22 ans, Alphonse 21 ans et René 18 ans. Xavier Brochier avait été vu fusillé, car les SS recherchaient ses fils qui faisaient partis du maquis et qu'ils n'avaient pas trouvés. Je me rappelle que ses trois fils ont traversé notre cour, puis la rue de la République et sont passés par le couloir de l'ancienne pharmacie Robelin pour s'enfuir par les jardins qui étaient de l'autre côté de la rue. Ensuite ils ont pris la direction des papeteries pour rejoindre le Bas Rives. Quelqu'un les avait renseignés qu'ils pouvaient s'échapper en passant par les bois de Réaumont pour se cacher.

Vers 18h le soir, les Allemands sont repartis laissant les corps des quatre personnes fusillées à terre. C'est alors que mes grands-parents sont allés avec d'autres personnes ramasser les corps, pour les placer dans un carré entouré d'une palissade et les recouvrir d'un linge blanc. Les Allemands ne voulant pas que la population déplace les corps de cet endroit.

Je me souviens ensuite que vers 20 heures, mes parents m'ont emmené jusqu'à la palissade où se trouvaient les corps. Cette image me reste toujours dans la tête. C'était la pire journée de mon enfance.

Roger GAGNEUX



BULLETIN MUNICIPAL

SPÉCIAL MAI 1980

Je vous salue vous qui dormez
Après le dur labeur clandestin
Imprimeurs, passeurs de bombes, saboteurs
de rails,
Incendiaires, distributeurs de tracts, contre-
bandiers,
Porteurs de messages
Je vous salue, vous qui résistez.
Robert DESNOS (1944)

LA RÉSISTANCE DANS LA RÉGION DE RIVES

Document explicatif
de l'exposition départementale et locale

J. RIVES à l'heure de Vichy

SOMMAIRE : PRÉSENTATION

I - RIVES À L'HEURE DE VICHY

II - CEUX QUI COMBATTENT

- Chronologie locale
- Tableau estimatif des forces de la Résistance
- Les mouvements et les groupes
- Les débuts du Maquis
- Qui sont-ils ?
- Un groupe original : le groupe GUY - ROGER - FRED
- Le réseau de renseignement interallié
- La C.G.T. clandestine
- Les femmes dans la Résistance

III - CEUX QUI SOUTIENNENT LA RÉSISTANCE

- Le soutien des paysans
- Hôpitaux et docteurs
- Les PIT
- Les soeurs de quartiers
- Les familles des résistants
- L'accueil des Juifs

IV - LA VIE QUOTIDIENNE DES MAQUISARDS : LE PEUPLE POPULAIRE

- Cantonnement, habillement
- Nourriture
- Transport
- Armes
- Les fausses identités

V - LES ACTIONS

- Sabotages : voies ferrées, lignes à haute tension
- Les engagements armés
- Les opérations de police
- Coups de main et distribution de denrées à la population

VI - LE COMITÉ LOCAL ET LE COMITÉ CANTONAL DE LIBÉRATION

- 24 août 1944
- Avril 1945
- Novembre 1945

VII - ANNEKE ET DOCUMENTS

- Tableau estimatif (estimation) pour A.S., F.T.R.F.

- Bites de la guerre à Rives
- Résistants et otages tombés dans le piège en 1944-45
- Biographie de René THOMAS
- Portrait de Fred BUTIN
- Textes sur le 13 juillet 1944 (M. GRAY, M^{lle} FARGET)
- Le réseau interallié (témoignage de M^{lle} GUILLOT)
- Les combats de Banchet (témoignage de S. VIGHETTI)
- La C.G.T. clandestine (témoignage de M. BERNARD)
- Programme du Conseil National de la Résistance
- Projet de réforme pour une nouvelle république, soumis par le C.L.L. (Comité Local de Libération) aux Etats Généraux de la Renaissance Française
- Lésique pour l'œuvre : mouvements - organisations inférieures - fédérations
- Chronologie régionale
- Bibliographie

De nombreux autres documents pourront, de plus, être consultés à l'exposition.

La fusillade de Rives le 13 Juillet 1944

Le 13 juillet d'après deux témoins directs
M. GRIAT, directeur d'école, et M^{lle} FARGET,
institutrice à Rives.

Les témoignages complets pourront être
consultés à l'exposition ainsi que d'autres
récits sur la même journée.

M. GRIAT : « ... Le 13-7-44, à 10 h précises, les Allemands établissent des barrières : rue de la République, au Bas-Rives et aux Trois Fontaines ; les deux issues du café Brochier ainsi que toutes les issues de la place Carnot sont gardées. Des conduites intérieures stoppent sur la place : des officiers allemands et des mercenaires français en descendent et font irruption dans le mairie. Ils menacent le maire, M. Edouard GENIN, qui aura toute la journée une attitude très digne et très courageuse, un mercenaire lui passe même la corde au cou et lui demande le nom des chefs du maquis et la liste des communistes de Rives. »

M^{lle} FARGET : « Les salles du rez-de-chaussée furent occupées immédiatement pendant que plusieurs miliciens fouillaient les pièces de chaque étage pour découvrir les statues des "Résistants" selon l'expression de ces maquisards. Peu après, au milieu des vociférations de ses camarades, l'un des miliciens sortit brandissant un buste de la République trouvé dans le sous-sol des manèges. Ce buste, jeté à terre, frappé à coups de pied et... à peine endommagé fut alors lancé sur le premier étage de la place où un autre milicien le brisa avec un marteau en criant "Marianne est morte" sur l'air de la chanson populaire "Ma femme est morte". Toujours chantant, hurlant, les miliciens déposèrent sur les escaliers de l'hôtel de ville les débris de plâtre qu'ils recouvrirent, par dégoût, de palettes de fougère. »

M. GRIAT : « Pendant ce temps, Allemands et mercenaires perquisitionnèrent au café Brochier : M. BROCHIER fut arrêté et emmené à la mairie. Trois jeunes de l'A.S. qui descendaient au Bas-Rives sont arrêtés et sont alignés face au mur de Tancières marie, bras levés. D'autres jeunes qui arrivent en automobile par la route de St-Cassien, sont arrêtés au barrage

des Trois Fontaines, emmenés à Rives et alignés, bras levés, contre les portes du local de la poste à incendie. Un peu avant midi trente, les jeunes gens sont amenés sur la place où ils subissent un semblant d'interrogatoire.

Puis l'un des jeunes de l'A.S. est conduit vers le mur qui côtoie le jardin de M. GERARD : un coup de revolver l'abat. Un de ses camarades est violemment frappé : coups de crosse sur le tête, coups de pied dans le ventre, et il ne peut que se traîner péniblement vers le mur face au pied duquel il s'est à son tour. M. BROCHIER va bientôt subir le même sort : il tombe blessé par une rafale de mitraillette : un mercenaire tira à bout portant et lui fait sauter la cervelle. Peu après, un jeune est amené, bras levés, à s'effondrer lui aussi sous les rafales de mitraillette. Midi trente : derniers soubresauts d'un corps martèlement frappé, derniers spasmes convulsifs de jambes, derniers éclats de coups de feu. Le drame est terminé, Rives a désormais son mur des fusillés.

Ainsi, le 13 juillet 1944, sous même un simulacre de jugement, M. Xavier BROCHIER, 59 ans, et trois jeunes : René, 18 ans, Alphonse, 21 ans, et Bob, 23 ans, furent fusillés. L'un pour aide au maquis, les deux autres comme franc-tireurs. Ils furent fusillés dans le dos, comme ses malades, alors qu'ils n'avaient jamais désespéré de la France et que leur attitude héroïque a prouvé qu'ils avaient regardé la mort bien en face. Le pillage suivit l'assassinat : la maison BROCHIER fut littéralement mis à sac : tables de marbre, glaces, chaises brisées ; litige volé (on ne laissera même pas à M^{lle} BROCHIER un mouchoir pour pleurer son mari), vaisselle volée (on ne laissera que cinq assiettes, cinq couteaux, cinq fourchettes,

vingt cutlers ; tout le reste étant "utilisé" par le maquis (sic) fut emporté) ; contenu du tiroir-caisse volé, cave pillée. M^{lle} BROCHIER, après l'assassinat de son mari, dut subir l'odieuse présence des mercenaires qui mangèrent toutes ses provisions.

Si l'attitude des Allemands fut odieuse, celle des mercenaires le fut davantage : ils furent les plus cruels et les plus avides des pillages. On vit les leurs boire au litre devant le corps encore palpitant de leurs victimes ; on vit deux femmes dénudées les embrasser une fois le crime accompli. Et que dire de cette scène à la fois grotesque et odieuse sur les marches du perron de la mairie : les mercenaires dansent et chantent devant les débris du buste de la République !

A trois heures trente environ, je vois une voiture Renault descendre "faillie des têtes" qui sert de débouché à la propriété Coche. A l'intérieur, se trouve le bandit ESCLACH (je l'avais déjà vu sur la place, dans une conduite intérieure, le jour où M. JANNI COSTE, secrétaire de mairie, fut arrêté : 3 juillet).

M^{lle} FARGET : « Enfin, laissant quelques Allemands garder les corps, les miliciens annoncèrent alors que les "traîtres" seraient lâchés dans leur sang jusqu'au samedi soir et enterrés comme des chiens.

Aussitôt après le départ de la bande ennemie, la population rivaise rendit aux quatre martyrs les derniers devoirs et, le samedi 14 juillet, les funérailles grandioses des malheureuses victimes furent, avant la libération du pays, un éclatant hommage rendu à l'esprit de résistance de ces héros, en même temps qu'une manifestation de patriotisme et de solidarité nationale. »

Extrait du bulletin Municipal Spécial de Mai 1980

Gaby
Le 12 juillet 1944

Suite aux sabotages effectués sur la région de RIVES par les FFI pour empêcher les Allemands d'avancer sous le tunnel de Réaumont, trois locomotives et quarante-cinq wagons sont lancés et enchevêtrés... Le déblaiement des voies a duré 15 jours et gêné considérablement les Allemands...

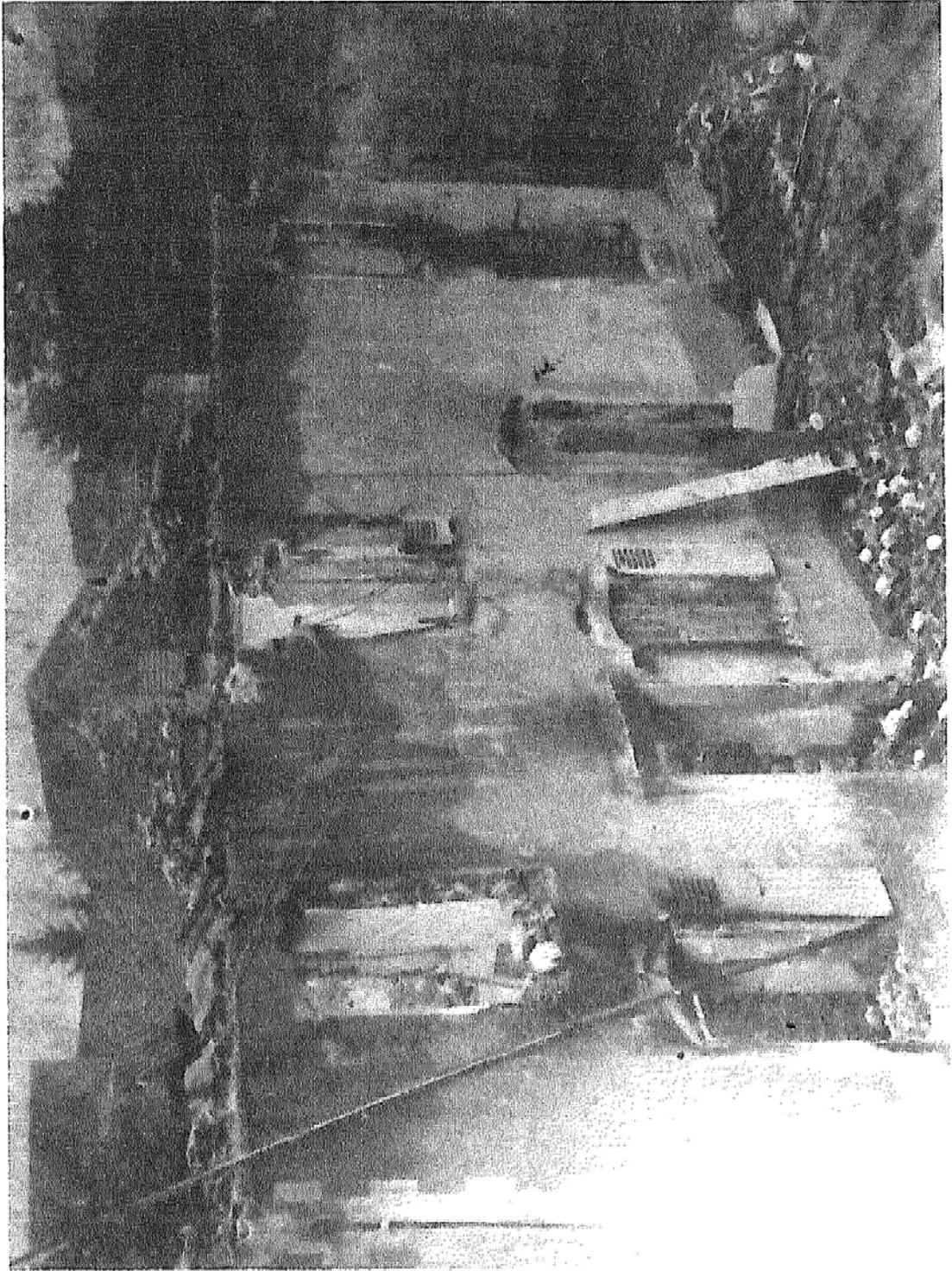
Le jeune Lili ROSSAT qui assistait à cet événement prit peur et enfourcha son vélo en direction des PASTIÈRES où il habitait chez ses parents qui étaient charbonniers...

Les Allemands l'aperçoivent et pensant qu'il était pour quelque chose dans cet événement passé, arrivent en même temps que lui à la ferme ROSSAT...

Les Allemands ont fait sortir les ouvriers les ont fait aligner contre le mur de la maison... les ont questionnés... et finalement après avoir hurlé qu'ils seraient tous fusillés, ils décidèrent de mettre le feu à la maison ROSSAT et laissé vivants tous les gens qui n'étaient pour rien dans cet attentat.

Propos recueillis par Gaby TROPINA auprès de Maguy Martin, le 10 juillet 2022...

La ferme Rossat au Pastières incendiée le 12 juillet 1944.



Robert
Quelle histoire !

Il était une fois trois personnes se prénommant respectivement Germain, Aimée et Jean. Non je ne vais pas faire un conte mais vous raconter leur histoire commune outre-Rhin pendant la seconde guerre mondiale puisque prisonniers de guerre pendant 5 longues années.

Venu respectivement de Manosque, de Dôle et de l'Ain. Dans la cité de Jean Giono, Germain avait une exploitation agricole, dans la ville natale de Louis Pasteur. Aimée travaillait dans une usine de sanitaire et Jean après son apprentissage de coiffure à Villars-les-Dombes était venu travailler dans un salon à Rives. Ce dernier après son retour d'Allemagne en mai 1945, allait revoir mon père après son mariage en août de cette même année.

Les années passent, tous trois restèrent en contact et décidèrent de se revoir pour évoquer des souvenirs allant du pire au mieux, faits de morts, de bombardements de leur usine par les Américains mais aussi des privations.

Tous sont décédés aujourd'hui, leurs épouses aussi mais leurs enfants, petits-enfants et leurs familles à leur tour se rencontrent dans les Alpes de Haute-Provence, du Jura et des bords de la Fure.

Cette histoire est vraie et elle me touche.

Robert MASSARD



Germain prisonnier par les Allemands pendant la seconde guerre mondiale
De gauche à droite : Germain, sa femme et Jean (père de Robert MASSARD)



Photo de famille :
Devant : Jean (papa de robert MASSARD) et Aimée (son copain prisonnier)
Derrière le petit garçon : Robert MASSARD, les deux enfants d'Aimée et sa femme. A droite de la femme d'Aimée la grand-mère de Robert MASSARD

Maryvonne Pourquoi Papa...

*Pourquoi papa avait-il mis l'échelle pour atteindre le fenil ?
Des hommes en bas, lui faisaient monter des paquets et des caisses.
« Alphonse aide-nous à cacher ces armes, vite !... des résistants ?
Oui, tellement vite qu'une caisse de munitions se répandit dans la cour.
Quelqu'un cria « les Allemands arrivent ! »
Papa réagit vite et lança du foin pour recouvrir les munitions.
On entendit au loin vrombir des motos, des side-cars monter par la
Moyroude.
Silence pétrifiant, tout le monde attendait, retenant son souffle.
Puis ils ont tourné à gauche prenant la rue de la Liberté actuelle. Il y eu
un grand OUF ! de soulagement.
Ce ouf ! Je me le rappellerai toujours, regardant le foin répandu sur les
munitions dans la cour, nous étions sauvés...
Et si les Allemands étaient allés tout droit...
J'avais 4 ans et demi*

Maryvonne HAMPARTZOUMIAN

Maryvonne
Journée d'horreur ce 13 juillet 1944

J'avais 4 ans et demi et descendais du Mollard où habitait la famille Guilloud, dans une poussette que ma mère avançait devant elle. Nous allions chez mon grand-père Joseph Doucet, le burrelier.

Arrivées à la hauteur du parc qui aujourd'hui s'appelle « au temps des cerises », à droite, rue du 8 mai 1945 (ainsi nommée actuellement) je vis des personnes recouvrir quatre formes allongées dont je voyais les grosses chaussures. Maman accéléra après avoir vu la scène.

Mon grand-père quand nous sommes rentrées au magasin nous dit « malheureuses, rentrez vite, fermez la porte, il y a eu une fusillade »...

Je me rappelle cette atmosphère d'effroi, lourde, cette énergie plombante que je ressentais et qui est restée gravée dans ma mémoire...

Le ciel nous était tombé sur la tête...

Rives, le 18 novembre 2021

Maryvonne HAMPARTZOUMIAN

Gaby
Les écoles Libération à Rives

De 1938 à 1949, j'ai été élève dans « les Ecoles Publiques Libération », de la Maternelle à 3 ans jusqu'au Certificat d'Etudes à 14 ans.

Les souvenirs de ces onze années sont gravés dans ma mémoire, photos à l'appui... les bâtiments étaient vieux.

L'école maternelle était composée d'une grande pièce centrale avec deux gros chauffages noirs au centre où nous étions rassemblés pour la récréation car il n'y avait pas de préau. De chaque côté de cette pièce il y avait deux classes pour les 4 et 5 ans.

J'y ai côtoyé mon futur mari qui avait un an de plus que moi, nous parlions souvent des personnes qui s'occupaient de nous, surtout Madame Sibut... pour les petits besoins.

Je me souviens aussi des fêtes de Noël avec le grand sapin illuminé, nous chantions timidement devant les parents qui nous avaient habillés de nos plus belles toilettes, jupe plissée écossaise et pull blanc ; ce sont de doux moments gravés dans nos mémoires !!!

Ensuite à 6 ans, je passais dans les bâtiments à côté « ECOLE DE FILLES » ; j'avais une blouse noire avec un liseré bleu (ma sœur de dix-mois mon aînée avait une blouse noire avec liseré rouge).

Là aussi les bâtiments nous paraissaient tristes, de très grandes fenêtres, un couloir immense qui distribuait les entrées des classes. Les toilettes étaient à l'extérieur, des portes en bois battantes, il n'y faisait pas chaud !!! Lorsque nous arrivions le matin nous devons aller saluer les maîtresses qui marchaient de long en large dans la cour en attendant la sonnerie de rentrée des classes.

Pendant la guerre, nous avons connu les abris construits derrière les bâtiments scolaires, on devait passer sur la place et contourner les bâtiments pour y accéder pendant que les avions nous survolaient...

c'était la guerre 39-40... nous restions enfermés jusqu'à ce que nous n'entendions plus d'avions passer.

Nous avons connu aussi la levée du drapeau tricolore avec la minute de silence, tous rassemblés dans la cour... j'avais 10 ans environ et cela m'oppressait.

Nous avons un grand préau, une porte communiquait avec la cour des garçons... nous étions contentes de les voir, on s'agaçait, déjà on se cherchait « un chéri » ... mon mari était dans cette cour !!!

Je peux noter tous les noms de nos institutrices et instituteurs. Côté filles : Mmes Prat (CP), Melle Farget (CE1/CE2), Melle Douillet (CM1/CM2), Mme Montmayeul (Certificat d'Etudes). Côté garçons : Mrs Zinany, Bailly, Neyret, Roux, Griat ; il manquait des classes donc les enfants traversaient la place, en rang bien sûr, pour aller dans une classe au-dessus de la Mairie et vers l'ancienne poste et mairie, place Xavier Brochier actuelle.

(Je crois que les classes Filles / garçons ont été formées aux environs de 1980...)

En 1949 j'ai passé le Certificat d'Etudes et j'ai été reçue première du canton et mon amie Maguy seconde. Nous étions deux dans la classe à avoir été primées. Ma rédaction a été lue dans les classes filles et garçons et nous avons eu avec ma camarade un stylo bille (les premiers sur le marché) qui écrivait en MAUVE, comme l'encre de nos encriers !

Des souvenirs cruels... car le 13 juillet 1944 les enfants ont dû passer devant les corps de quatre Français assassinés par les Allemands, quel cauchemar pour nous qui n'avions que 10 ans, on ne peut pas oublier ces scènes d'horreur.

Gabrielle TROPINA,



École Maternelle

Souvenir Scolaire
Année 1937

Classe de Maternelle, 1937

Joëlle
Rives sous l'occupation

Le 3 septembre 1939, la France déclare la guerre à l'Allemagne nazie. Les Rivois, comme tous les français s'apprêtent à vivre les heures sombres de ces 6 ans de guerre, où ils vont subir l'occupation, le rationnement, la faim, le froid, la peur et la délation. Ils vont apprendre à se méfier de tout et de tout le monde. Comme disaient mes grands-parents « les murs ont des oreilles ».

La guerre était bien là, avec ses restrictions et ses privations.

Mes arrières grands-parents Charvet, mes grands-parents Dézempte et leur fils Léon né en 1929, habitaient au 6 rue du Bas-Rives, l'imprimerie à côté du pont. Mon grand-père Jean Dézempte avait son magasin de postes de TSF, un peu plus haut, au numéro 14. Ils étaient donc bien placés pour écouter «Londres » en cachette, les messages du général De Gaulle et son appel du 18 juin 1940. Dans ma famille, on était patriote et on admirait le général.

Ma grand-mère me racontait que sous l'occupation, ils étaient obligés de respecter le couvre-feu et de calfeutrer les fenêtres le soir pour ne pas que l'on voit la lumière.

En tant que commerçant, mes grands-parents possédaient le téléphone, c'était bien pratique pour ma grand-mère Léoncie de recevoir des messages à transmettre au maquis.

Son mari et ses parents lui disaient : «Léoncie, tu vas finir par tous nous faire tuer ». Elle ne cachait pas ses opinions, ce qui lui valut d'être dénoncée. Par qui ? Certainement par des voisins qui collaboraient avec l'ennemi. Cette dénonciation aurait pu très mal se terminer, car lors d'une journée de juillet 1944, les allemands firent irruption dans l'imprimerie familiale. Ils cherchaient ma grand-mère car elle se trouvait sur la liste des personnes à fusiller. Inutile de vous dire la

frayeur que mes arrières grands-parents ont eu ce jour-là. Par chance elle était partie avec mon grand-père à Miribel les échelles, dans leur maison de campagne où ils se trouvaient en sécurité. Ils étaient partis la veille, ce devait être un drôle d'équipage !

Jean sur son vélo, traînait une carriole ou trônait Léoncie avec son chien sur ses genoux, « elle descendait tout de même dans les côtes ». En ce temps-là, 25 kms dans ces conditions, ne faisaient peur à personne. Nous ne possédons malheureusement ni correspondance et ni photos de cette période trouble.

Pour se nourrir c'était compliqué, hormis les tickets d'alimentation, il fallait déployer des trésors d'imagination pour nourrir sa famille. Mon grand-père cultivait son jardin, des pommes de terre, des rutabagas et des topinambours... ce n'était pas très varié. Mon papa me racontait qu'il aimait bien quand sa grand-mère lui faisait des « matefaims ».

A Rives, en 1943, en pleine année scolaire, un petit garçon est arrivé à l'école, il fut très bien accueilli. C'était en fait un enfant juif qui venait d'arriver en zone libre pour échapper aux nazis. (source : les petites chroniques de J.Lambert).

En juin 1944, les rivois privés depuis longtemps de pain blanc, eurent une surprise de taille. Les gars du maquis avaient détourné plusieurs tonnes de farine. Cette farine a été distribuée aux habitants de la ville. On peut imaginer leurs joie, lorsqu' au mois de juillet, les rivois ont bénéficié d'une tonne de beurre résultat de l'action armée du maquis qui récupéra ce beurre destiné aux allemands. (source : les petites chroniques de J. Lambert)

A Colombe, avant la libération, un camp de troupes américaines s'y était installé. A cette occasion, les rivois et leurs enfants ont découvert les fameux chewing-gum, mais aussi le café soluble, les biscuits et le chocolat. C'était des soldats très gentils qui aimaient bien faire du troc. (source : J. Lambert)

A la libération, la vie reprend tout doucement. Après ces temps immondes, les rivois vont retrouver la joie de vivre. Ils vont surtout retrouver la « liberté ». Ils vont revivre sans peur, un peu comme un phénix qui renaît de ses cendres. C'est à cette époque que des communes libres vont voir le jour. « Celles du Bas-Rives et des Trois Fontaines, les Bergerettes, Bourgbouillon, les Melons ». Ce fut le temps des bals populaires, corsos et autres festivités.

Pour fêter la fin de la guerre et la victoire, le 22 juillet 1945, un grand défilé fut organisé. Il partait de la maladière jusqu'au Bas-Rives. Il était composé des pompiers, fanfares etc... Cette grande manifestation a été remplacée par le fameux corso fleuri de notre enfance qui perdure encore aujourd'hui.

Aujourd'hui, après une enfance merveilleuse, nous enfants du baby-boom et des trente glorieuses, nous avons la chance d'avoir élevé nos enfants dans un pays libre et en paix. Mon plus grand souhait est que notre descendance ne vive jamais ça !

Que lorsque nos jeunes se plaignent de tout et de rien, qu'ils ouvrent leurs livres d'histoire et qu'ils méditent, mais surtout qu'ils n'oublient jamais que leurs ancêtres ont versé leur sang pour qu'ils soient libres.

Joëlle CARTIER DEZEMPTÉ

Josy
L'année 1944 : la résistance à Rives
Témoignages de Marius BROCHIER, ancien résistant Rivois, et
de son épouse Josette

En Décembre 2019, nous quittait Marius BROCHIER, fils de Xavier BROCHIER, l'un des derniers témoins Rivois de cette époque terrible que fut la 2^e Guerre Mondiale de 1939-1945 qui allait causer des millions de victimes...

Mais, nous ne devons jamais oublier que, pendant toute la durée du conflit, des hommes et des femmes, encore adolescents, se sont engagés clandestinement, dans ce qu'on a appelé « La Résistance »; elle sera l'un des plus grands acteurs de cette guerre, avec à sa tête, un personnage incontournable : le Général de Gaulle qui va lancer « son Appel à résister » depuis Londres, ce 18 Juin 1940...

Cet Appel sera entendu sur tout le territoire, dans les villes, comme dans les villages ; RIVES deviendra l'un des foyers de résistance le plus actif..

L'année 2019 allait être marquée par les commémorations du 75^e anniversaire de la Libération, (Libération qui débuta le 6 Juin 1944 avec le débarquement allié de Normandie), c'est pourquoi, en ce mois de Janvier 2019, j'ai souhaité recueillir un témoignage exceptionnel : celui de l'un des derniers résistants Rivois : Marius BROCHIER...

Marius et Josette son épouse, me reçoivent à la Maison de Retraite où ils résident depuis 2 ans ... Je suis en relation suivie, avec ce couple, (anciens amis de mes parents), depuis leur retour en 2001 à Rives, leur village natal qu'ils ont retrouvé avec plaisir, après 40 ans d'absence, (éloignement dû aux mutations nombreuses liées à l'emploi de Marius à la Banque) ... Depuis 2001, J'ai ainsi renoué avec le couple, des relations de profondes amitiés qui vont permettre un échange très libre et basé sur la confiance ...

- **Marius, parlez-moi de votre jeunesse...**

« J'ai grandi à Rives où j'ai passé mon enfance avec mes 2 frères : Xavier et Marcel, dit la Globule. Mes parents : Xavier et Josette BROCHIER tenaient le Café de la Poste qui (détail important pour la suite de la narration), avait 2 entrées : l'une située Rue de la République, l'autre, Place Carnot (qui deviendra Place de la Libération, à la fin de la guerre); C'est, aujourd'hui, le Café-Restaurant "Les Gourmand'ises," près de la BNP Paribas et des Halles... »

Marius poursuit son récit... il fréquentait l'école Primaire de Garçons, juste en face du Café, et avait, insiste-t-il, un Instituteur formidable : Camille ROUX « pas d'interrogation le lundi, si on avait joué aux boules ou au rugby le dimanche » Camille était le beau-frère du Directeur M. Léon GRILLAT ; "sur ses 130 élèves, il n'y a pas eu un seul échec au Certificat d'Etudes !" Avec la voiture d'Albert CARTIER qui tenait le Garage Citroën, au centre de Rives, 'ton grand-père', ajoute-t-il, en me faisant un clin d'œil, nous allions aux concours de boules, et l'été, Albert au volant, Camille à ses côtés, il nous emmenait, les 3 enfants, chez ses parents... Nous passions de belles vacances, les parents de Camille habitant Rencurel ... Un jour, le directeur de la Banque de Rives est venu voir Camille, afin de lui demander un jeune à former et c'est ainsi que j'ai commencé à 13 ans, ma carrière à la Société Lyonnaise ».

- **L'entretien revient sur le Café de ses parents... Je l'interroge, de nouveau : qui fréquentait le Café de la Poste, Marius ?**

« Ah ! Il était bien rempli ! Me répond-il avec son humour habituel : chaque jour, une grande tablée accueillait une trentaine de personnes, et vingt-cinq pensionnaires étaient hébergés, pour beaucoup, des employés du train... Mon père ne cachait pas ses opinions, il était copain avec le Député-Maire Séraphin Buisset, (pour rappel, c'était un député socialiste qui a voté contre les pleins pouvoirs à Pétain) M. Buisset venait chaque soir prendre une tisane avant d'aller se coucher... Le Café de mes parents était vraiment « à gauche » mais on avait des discussions : quand la Droite parlait, le Député Arnold SFIO (Section Française de l'Internationale Ouvrière) lui portait la contradiction... Mais on se respectait, on avait le sens du débat et on était sans rancune ;

Alfred Buttin passait après les réunions publiques... il donnait sa veste à nettoyer à ma mère et buvait un coup... Lui, c'était un Socialiste enragé !

- Votre père, était-t-il dans un réseau de résistance ?

Non ! Il ne faisait pas directement de la résistance, mais notre Café familial était au cœur de Rives. Les Maquisards venaient souvent s'y attabler, en laissant leurs tractions garées devant...

Ils demandaient à ma mère des provisions, elle descendait à la cave et leur fournissait un baluchon de vivres... Les maquisards ne se cachaient pas ! Ils n'avaient peur de personne et pensaient qu'il n'y avait aucun danger !

- Et vous-même, Marius, comment êtes-vous entré dans la Résistance ?

*« Au départ par des copains ! Me répond-t-il » à la mort de son papa, le jeune Carcey a formé un groupe de résistants ; Fred Buttin, lui, a commencé tout seul, il avait la haine des Allemands car son père avait été tué en 1914. Il s'est joint au Groupe de La Frette, mais au début ce groupe de jeunes n'avait pas d'expérience ! Le Groupe Franc de Grenoble, dirigé par **Nal** a pris les choses en main en envoyant **Guy** (de son vrai nom Jean Moussours) pour commander le groupe et leur livrer des armes. **Roger** (Garnier) arriva ensuite... Tous deux venaient à la Frette pour renforcer une résistance de mouvement autour de la nationale Lyon-Grenoble... Ils formèrent le Groupe Local **GUY-ROGER**, Sous-Secteur II de Rives.*

Les instituteurs Robert Mussano et René Thomas fournissaient des faux papiers aux résistants, mais on ne les voyait pas dans les échauffourées. Puis on a appris qu'un homme de Moirans avait envoyé des gars au Café pour nous observer ! Il s'agissait en fait, d'un Monsieur Joly Lyautey de Colombe dit "le barbier", il était chef du Secteur II de Chartreuse, en lien avec l'Armée Secrète (La Résistance à Moirans).

Marius poursuit sa narration : « Thomas, dont je t'ai parlé, avait le magasin au « Printemps » et possédait une villa, qui nous a été bien

utile... Il n'a jamais eu d'ennuis, ni avec la milice, ni avec les Frigolins...
Devant mon air interrogateur, il m'explique que les « frigolins » ou
« Fridolins » étaient le surnom qu'ils donnaient aux Allemands.

Thomas avait recruté Eugène Carcey (dit le Gène) dont il était voisin et
c'est ainsi qu'il nous intégra, mes frères et moi, dans l'équipe... Mais
nous 3, nous n'étions pas dans un réseau ! On faisait notre boulot dans
la journée et de temps à autre, ils nous appelaient pour un coup de
main par-ci par-là ; ce qui fait que l'on travaillait quand même avec
eux formant un Groupe "planqué" chez nous... C'est ainsi qu'un jour,
on a fauché des farines dans un train, avec cinq camions... et nous
avons tout déchargé du côté de chez Thomas... mais le soir on a eu la
consigne par Gène Carcey de ne pas laisser le chargement à cet
endroit ! Aussi, toute la nuit on a dû charger à nouveau pour le livrer
sans plus attendre à Renage ! On ne discutait pas un ordre ! Parfois, il y
avait des choses bizarres, mais on ne pouvait pas poser de question !
Une autre fois à Voiron, on nous a fait charger toute une nuit neuf
camions de victuailles pour le Col de l'Alpette... C'était un ordre qui
venait de Moirans... là encore on n'a pas discuté ! »

Marius poursuit sa narration... Au Café un autre jour mon père me dit :
« Marius, prends ton pétard, mets-le dans ta poche... il y a un type
assis depuis huit heures du matin, il est midi et il est toujours là, assis
sans parler à personne ». Je m'en approche : « Dites, attendez-vous
quelqu'un ? »

Le gars me jette un regard : « Je m'appelle Christian, j'ai été envoyé ici
car j'ai été attaqué en Chartreuse par les Allemands et les miliciens, en
me sauvant, on m'a dit d'aller au Café Brochier... que je trouverai
quelqu'un ! ». Il dit encore : « il y a une information que je voudrais
diffuser : j'ai le nom du traître qui a conduit les Allemands de Saint
Laurent du Pont en Chartreuse, il se nomme Valour ».

Aussitôt, on informe Alban Fagot (il était le Chef du Groupe Franc à
Voreppe, et futur député-Maire de Voiron), celui-ci nous dit d'envoyer
ce Christian au Groupe Guy-Roger (sous-secteur II de Rives.

Une autre fois, aussi, le patron du Bar d'Izeaux nous contacte car il
avait récupéré trois officiers Anglais, descendus du Vercors. Il a fallu

leur trouver des vêtements à leur taille et cela n'a pas été aisé ! Cela nous a pris une semaine et c'est Fagot qui les a conduits en Suisse...

- Marius et l'épisode de la Poype ?

Il reprend son récit : « Le Groupe Franc des Maquisards Guy-Roger s'était installé à la Poype, après une entente avec la famille Blanchet, c'était la maison de famille de la grand-mère de Roger Du Marais et de son beau-frère François Joly Lyautey de Colombe, tous deux responsables des résistants du Vercors. Le Groupe était en train de les faire parler dans la grange car l'un d'eux n'était pas sûr ! Soudain, celui-ci se précipite sur Guy qui sort son pétard et fait "un carton" sur lui ! Là Marius observe un temps de silence, puis enchaîne « il s'est fait descendre ! C'était un gars de Beaucroissant et l'on n'a même jamais sû s'il avait vraiment trahi ! ».

En tout cas, une chose est certaine c'est que le groupe avait été dénoncé.

Soudain les miliciens apparaissent en face de l'étang et se mettent à tirer dans tous les sens... Heureusement ils sont trop loin, ce qui permet au groupe de s'enfuir et de se disperser...

Marius me rappelle que cette année 1944 a été marquée par une intense activité de la Résistance sur tout le territoire Français, mais aussi par une répression sans pitié de la part de l'ennemi...

- Je profite de cette nouvelle intervention de Marius pour l'interroger sur la tragique journée du 13 Juillet 1944 à RIVES.

Je ne suis pas très à l'aise car c'est le jour où les Nazis ont assassiné son papa Xavier âgé de 59 ans.

Marius me rassure aussitôt : « il est normal que je te parle du déroulement de cette terrible journée ! Déjà il faut savoir qu'à RIVES et sa région, cette journée du 13 Juillet 1944 avait été précédée de nombreux faits de résistance... Si ces interventions coûtèrent la vie aux résistants et aux civils, elles provoquèrent, également, des pertes importantes chez les « Boches » et leurs alliés du moment » dit Marius et il poursuit : « Le Directeur Léon Griat a raconté ce qu'il a vu, mais moi je peux te dire, comment c'est arrivé » et sa narration commence...

« La veille, les combats avaient été violents, les Rivois : Fred Buttin et Titin, (qui avaient rejoint le Groupe Guy-Roger à la Frette) étaient tombés dans un piège des miliciens qui avaient criés « vive de Gaulle », ils venaient d'être tués au Col du Banchet, tandis que mon frère Marcel et Jean Gosson étaient gravement blessés... Ils sont rentrés à pied, marchant toute la nuit pour revenir à Rives... Ils venaient d'être soignés par le Docteur Gerin, (qui a eu de la veine) car il sortait juste par le couloir arrière quand les « Boches » se présentaient au portail. En les voyant arriver au café, nous sortions tous les quatre, (mes frères, Gosson et moi), décontractés les mains dans les poches avec le pétard prêt à cracher... nous les croisions... Ils étaient mal polis et ne disaient même pas bonjour mais nous ça nous va ! On préfère ! On avance tranquillement jusqu'au trottoir... Gosson part d'un côté de la rue en direction du Mollard et nous les trois frères filons par les couloirs au 66 rue de la République, ce qui nous permet de fuir par les jardins... Ils nous conduisent vers le Guâ, nous interpellons une vieille femme, avec son cabas pour savoir s'il y a un planton au pont du Bas-Rives ? La femme revient, en nous faisant signe de passer... La voie est libre : nous allons nous cacher dans les bois de Chateaubourg.

*- Pourquoi votre père ne vous a-t-il pas suivi ? Demandai-je à Marius... .
" Il n'a pas voulu partir, ne voulant pas laisser ma mère seule" « J'ai fait la guerre de 14, ils ne vont pas venir m'emmerder maintenant ! » nous a-t-il dit, ajoutant « il ne pensait pas alors qu'il allait se faire assassiner ! » Les Allemands vont ensuite emmener mon père jusqu'aux escaliers de la Mairie et ils ne l'interrogeront même pas !*

*C'est alors que, de sa voix douce, **Josette prend la parole, à son tour :** « Moi, je peux te raconter ce qui se passa, ensuite... » Marius dit brièvement « oui, car elle était alors une toute jeune secrétaire de Mairie et elle a été témoin des évènements de ce 13 Juillet 1944 ».*

Josette reprend : « Je m'appelais encore Josette Cyprien (nous nous sommes mariés l'année suivante Marius et moi) mes parents tenaient 'l'Etoile des Alpes,' (juste à côté de la Librairie de tes grands-parents Billot). Les jours précédents cette funeste matinée comme te l'a dit Marius il y avait eu de nombreux faits de Résistance et la veille, le

maquis avait attaqué un convoi allemand en le faisant dérailler sous le tunnel de Réaumont... Les repréailles ne devaient pas tarder ! ils allaient d'abord s'en prendre au **Maire, Edouard Genin** : auparavant, vers 10h, je me trouvais au secrétariat avec mes collègues, quand on voit déboucher sur la place Carnot, vers chez Crétinon, des patrouilles allemandes qui postent des sentinelles devant l'entrée de derrière le Café Brochier, puis cinq à six voitures viennent se ranger en arc-de-cercle devant l'entrée principale de l'Hôtel de Ville. Des officiers allemands en descendent ainsi que des miliciens en civil et des membres de la Gestapo. Soudain quatre hommes font irruption dans le secrétariat où nous nous trouvons : deux Français et deux Allemands. Ces derniers sont le Commandant Hartung et son adjoint lieutenant Muller que je reconnais pour les avoir déjà vus lors de l'enquête qu'ils ont faite pour l'assassinat d'un soldat allemand à l'Hôtel de Paris, affaire qui avait entraîné l'arrestation une première fois du Secrétaire de Mairie, Georges Janin.

Le Maire qui était dans son bureau, nous a rejoint dès l'arrivée des patrouilles sur la place... Le Commandant Hartung qui vient d'entrer, l'interpelle violemment : « des soldats Allemands sont tués tous les jours par le maquis et c'est vous les Maires qui abritez le Maquis dans vos villages ».

- Monsieur Genin proteste énergiquement ! L'un des français lui passe la corde au cou, une corde avec un nœud coulant, tandis que l'autre Français lui met son pistolet automatique sur la poitrine... Nous, les trois secrétaires présentes sur les lieux sommes terrorisées ! Ils nous intiment l'ordre de ne pas bouger ! Ils poursuivent l'interrogatoire car ils veulent le nom des chefs du Maquis de Rives... **Edouard Genin** répond qu'il n'y a à Rives que des groupes qui viennent de l'extérieur et il ajoute : « Demandez au Commandant Hartung qui a déjà enquêté à Rives, lors du meurtre d'un soldat Allemand à l'hôtel de Paris ! Il n'a jamais pû retrouver les auteurs parce qu'ils n'étaient pas de Rives ».

Le Français reprend : « Comme Maire, tu dois connaître les chefs, ce sont les communistes, quels étaient les élus communistes aux élections de 36 ? ».

« Je n'en sais absolument rien ! Je suis Maire, nommé par Vichy depuis trois ans, auparavant, je ne me suis jamais occupé de politique et actuellement je me contente d'administrer la ville sans connaître l'opinion des gens ».

« Tu vas répondre ou tu seras pendu sur la place, tu seras le quatrième maire que nous exécutons ce matin ! »

M. Genin conservant tout son sang-froid, répond : « C'est entendu, vous pouvez me tuer, mais il ne m'est pas possible de vous dire ce que je ne sais pas ! »

Finalement, le Commandant Hartung dit au Français « Laissez le Maire ».

« Tout à coup, poursuit Josette je vois arriver sur la place : **M. Xavier Brochier**, le papa de Marius encadré de deux hommes en armes ! J'ai un coup au cœur ! Ils le font mettre au bas du perron de la Mairie, puis c'est une camionnette avec sept jeunes gens gardés par des hommes en armes qui s'arrête sur la place, on les fait descendre et ils sont interrogés !

Ensuite, le Maire est emmené sur la place, à son tour par la porte ouverte, je le vois passer près de M. Brochier, seul avec une sentinelle... Ils se saluent de la tête. Puis j'aperçois deux jeunes gens poussés en avant, l'un d'eux semble résister : Bob je crois ! Il met tant de fierté, de courage et de mépris dans ses réponses à l'officier allemand qu'un membre de la Gestapo se détachant soudain de la bande sinistre, bondit sur lui en le frappant avec une violence inouïe ! D'un autre coup de pied le pauvre jeune homme flageolant sur ses jambes à la suite de ces mauvais traitements est envoyé lui aussi contre le mur, près de son camarade un grand jeune homme blond.

J'entends, alors, le Commandant Hartung dire au Maire :

« Comme Maire, vous allez assister à l'exécution de ces hommes. »

M. Genin proteste et demande :

« Pour quelles raisons voulez-vous les exécuter ? »

Pendant que sont poussés vers le mur, **les deux jeunes gens puis M. Brochier**, deux miliciens armés de mitraillettes les abattent en leur tirant des rafales dans le dos.

Le Commandant répond au Maire : « Nous les Allemands nous sommes soldats et nous avons le droit d'avoir des armes ! Eux ce sont des francs-tireurs, nous les avons pris les armes à la main et ils n'avaient pas le droit d'en porter ! Quant au Cafetier, il a donné son aide au Maquis. »

- Pendant cet échange, nous voyons subitement déboucher sur la place un jeune homme qui marche les bras levés, il est poussé par deux hommes en armes. Arrivé sur l'emplacement des trois corps déjà étendus, il est lui aussi abattu d'une rafale de mitraillette.

Le Commandant Hartung s'adresse ensuite, aux jeunes gens arrivés en camionnette qui avaient été arrêtés et interrogés à coups de gifles et de coups de pieds lancés à toute volée dans le ventre, en leur disant : « vous avez renié vos erreurs donc vous avez accepté de travailler en Allemagne ainsi vous avez sauvé votre peau ; mais si vous ne marchez pas droit, vous avez vu ce qui vous attend ! »

Le Commandant entre de nouveau à la Mairie avec M. Genin en lui ordonnant de regagner son bureau et de n'en pas bouger !

Dans le secrétariat nous sommes en larmes, ayant assisté à ces scènes brutales, puis à l'exécution de ces malheureux... « Je ne sens plus mes jambes ! » me confie Josette avant de poursuivre :

« J'étais loin alors d'imaginer qu'à mon tour, j'allais vivre des moments si difficiles qui devaient me traumatiser à vie ! ».

*La gorge nouée Josette ne peut plus parler ! **Marius reprend la narration...** « Tu te souviens me dit-il, que la veille le maquis avait attaqué un convoi allemand en le faisant dérailler sous le tunnel de Réaumont et que les représailles n'avaient pas tardé ! Deux Allemands et deux miliciens avaient alors débarqués à la Mairie et après avoir passé la corde au cou au Maire Edouard Genin, ils avaient exécuté mon père avec trois autres patriotes. Ils voulaient savoir qui était de faction à la surveillance des trains ? Marius se tournant vers Josette lui prend la main. « **C'était une partie du travail de Josette** », le **Commandant Hartung va s'en prendre à elle et l'interpelle violemment :** « Je veux les listes des ouvriers de faction ! » Il est très irrité et tape sur le bureau !*

En fait, Josette ne connaissait pas les listes des ouvriers de faction, mais elle avait été dénoncée par une collègue !

Elle est alors descendue dans les caves de la Mairie, poussée par le Commandant Hartung et dénudée... Il va l'interroger pendant des heures avec son pistolet braqué sur sa nuque ! En la terrorisant il voulait l'obliger à parler ! Mais que pouvait-elle répondre ? Elle ne savait rien !

Et ce n'est que dans l'après-midi, lorsque le Maire ayant enfin pu quitter son bureau et retrouvé ses secrétaires : Mme Beylier et Mlle Chamaud, il s'informe au sujet de Josette ? Toutes les deux (en compagnie de Mlle Vial qui était de passage à la mairie). Elles avouent n'avoir aucune nouvelle ! Elles sont toutes atterrées car personne n'a revu Josette Cyprien depuis qu'elle a été emmenée afin d'être interrogée !

Le maire et ces dernières partent à sa recherche et finissent par la trouver dans la cave de la mairie où le Commandant Hartung l'avait enfermée...

Josette me regarde tristement, « Tu sais ! Je ne m'en suis jamais remise ! Je n'ai jamais pu oublier ces instants terribles malgré les années écoulées ! » Marius en témoigne :

« Depuis cette horrible journée elle fait des cauchemars tous les soirs ! Il est fréquent que je sois réveillé par ses cris de détresse... Je la rassure et j'attends qu'elle se rendorme... »

Je suis émue par ce témoignage et tellement choquée qu'elle ait pu être dénoncée par l'une de ses collègues de bureau !

J'ai une question qui me taraude et je me risque à la poser :

« Josette avez-vous su qui vous a dénoncé ? »

« Bien sûr ! » me répondent-ils ensemble et me confient l'identité de la jeune femme qui avait trahi... C'était d'autant plus désolant qu'elle était la fille d'honnêtes gens très estimés à Rives...

Cette collaboratrice a été jugée à la Libération et condamnée à vingt ans de travaux forcés car elle avait également dénoncé son mari et son beau-père !

Ne pouvant supporter cette honte, ses parents quittèrent Rives...

- Marius reprend :

« A propos des **trois jeunes** qui ont été **tués avec mon père**, nous avons été nombreux à penser qu'ils avaient été dénoncés eux aussi ! **Robert Scambatto**, dit Bob (22 ans), **René Pommier** (18 ans) et **Alphonse Thirry** (21 ans) le 3^e patriote assassiné. Ils appartenaient tous les trois au réseau de Fagot et n'étaient que de passage à Rives ce jour-là ! On a soupçonné un habitant des Trois Fontaines qui a quitté Rives ensuite... Il avait laissé son vélo le matin même devant le Café pour ne le reprendre que l'après-midi après le passage des Allemands : n'était-ce pas un signal ?

- **Nous revenons au décès tragique de son papa...**

Marius dit que ses frères et lui n'ont pas revu le corps de leur père « les chefs du Maquis ne l'ont pas voulu et ils ont sans doute eu raison ! Il y a de grande chance que l'on nous aurait tiré dessus aussi ! »

Il marque un temps d'arrêt avant d'ajouter : « Ces boches méprisables ! Sais-tu ce qu'ils ont fait après avoir lâchement assassiné mon père ? Eh bien ils sont revenus au Café provoquer ma mère :

« Madame Brochier on vient de fusiller votre mari ! » Mais elle n'a pas perdu son sang-froid et leur a répondu sur le même ton : « vous avez fait votre devoir ! Vous êtes contents ? ».

Je reste sans voix devant un tel degré d'ignominie et je fais remarquer à Marius que sa maman devait avoir une force de caractère peu ordinaire !

« C'est vrai ! Mais elle ne voulait surtout pas leur montrer sa souffrance ! Ils auraient été bien trop contents ! ».

Marius reprend : « ma mère avait encore tous les mouchoirs ensanglantés des blessés dans son corsage, elle a dû les conserver toute la journée sur elle (mon frère Marcel et Jean Gosson ayant été la veille, grièvement blessés) puis hochant la tête il poursuit :

« Tu sais qu'ils ne se sont pas arrêtés-là ces maudits ! Ils savaient que mes parents tenaient un Café-restaurant, eh bien ! Pour l'empêcher de poursuivre son activité, ils décidèrent de ne lui laisser que les couverts de la maisonnée. Ils firent un rapide calcul : « vous étiez six, cinq maintenant sans le père » ils vidèrent le Café ne laissant que cinq

assiettes, cinq verres et cinq couverts. En effet avec nous vivait aussi la femme de mon frère Xavier...

'Les frigolins' partent avec toutes leurs bagnoles... On avait reconnu un waffen SS réputé : Esclache, au volant de la voiture de Didier Kléber à qui il l'avait volée. Esclache avait sous ses ordres un petit régiment de miliciens français et était tristement célèbre à Rives pour sa férocité. Il sera fusillé à Grenoble, le 20 Octobre 1945.

Marius ajoute : « Cet Esclache, on n'a jamais pu l'embarquer, mais qu'est-ce qu'on a été heureux de pouvoir lui coller "des marrons" en prison ! C'est la Police qui est venue nous chercher en nous disant : « Celui-là, vous avez quelque chose à lui mettre dans le nez ! ».

- La conversation revient sur les 3 jeunes gens assassinés : ont-ils été enterrés ?

Marius me dit que personne ne connaissait les familles des trois jeunes, dans le doute une célébration religieuse a été faite avec plus de 2000 personnes...

Il faut se rappeler que les évènements du 13 Juillet 1944, par leur barbarie, avait profondément marqué la population Rivoise !

Après l'assassinat de ces 4 patriotes, les miliciens avaient annoncé que les « traîtres » seraient laissés dans leur sang, puis enterrés comme des chiens. Le Commandant Hartung avait même menacé le Maire Edouard Genin :

« Les corps des maquisards doivent rester sur place deux jours et toute la population doit défiler devant eux, ainsi cela servira d'exemple. Vous êtes personnellement responsable de cet ordre et nous reviendrons pour nous assurer de son exécution ».

Après le départ de la sinistre bande et avec l'assentiment du Maire, la population Rivoise allait rendre aux quatre martyrs les derniers devoirs... La foule commence à arriver... Le Maire va installer une Chapelle ardente sous les arbres de la place, M. Colomb, Capitaine des sapeurs-pompiers envoie chercher quatre brancards sur lesquels les corps ont été étendus.

- Puis, la femme du Docteur Barnaud ainsi que Mme Pivat-Blayon (qui tenait l'épicerie) et Mme Gagneux (la bouchère) vont venir laver leurs visages ensanglantés. Une palissade les entoure tandis qu'une garde d'honneur de sapeurs-pompiers allaient veiller sur eux jour et nuit jusqu'aux obsèques... Les funérailles grandioses des quatre malheureuses victimes eurent lieu le samedi 15 Juillet après-midi et furent avant la Libération du pays un éclatant hommage rendu à l'esprit de résistance de ces héros. En même temps qu'une manifestation de patriotisme et de solidarité nationale, presque toute la population de Rives va y assister...

- **Marius rajoute une petite anecdote sur ce moment très émouvant...**

« Mais le cercueil de mon père n'est pas entré dans l'Église ! Il y avait une longue histoire entre lui et le Curé... Lorsque mon père était président de la libre-pensée, il avait rencontré à l'hôpital, le père Curé Colombin qui lui avait dit : « Je visite mes ouailles » et il répliqua : « Je fais comme vous ! ».

Ma mère avait pourtant tenu à se marier à l'Église, mais le Curé lui avait répondu :

« si vous voulez aller à l'Église vous faites baptiser vos enfants ! »

Mon père a donné son accord mais il lui a dit : « ils seront à moi ensuite ». Le Père Colombin lui a offert un « canon » de vin blanc en guise de confession à son Mariage...

- **Je continue à interroger Marius : « Qu'en est-il de l'épisode de l'arrestation du milicien Valour ?**

Georges Janin-Coste, secrétaire de Mairie (qui sera arrêté, torturé et retrouvé mort au Polygone de Grenoble le 24 Août 1944). Il nous contacte un jour pour nous signaler qu'un soi-disant résistant en vélo demande des cartes d'alimentation et des bons d'essence pour un groupe. Prudemment, Il lui demande de revenir l'après-midi à 15h30. J'arrive avec Maurice Brosse du Groupe Guy-Roger... On le suit et on le braque dans son garage ! En le fouillant on trouve sous sa chemise un diplôme de waffen-SS au nom de Valour, l'autorisant à arrêter toute

personne du maquis ! Un souvenir me revient : c'était le nom du milicien indiqué par Christian le jeune venu à notre Café !

Appelé, Christian arrive rapidement et « lui en met deux dans le nez ! » Carcey l'interroge et trouve un calepin avec les numéros de voitures du Groupe Franc de Rives ainsi que les noms des chauffeurs...

« Vous avez fait une fameuse prise ce jour-là ? Dis-je à Marius »

« Ah ! Tu peux le dire ! Mais tu sais le plus triste ? C'est une fille du coin avec laquelle il entretenait une relation qui lui a fourni les renseignements ! Tu imagines ! **Une fille de la région qui nous met tous en danger de mort !** » Je voyais bien que même après tant d'années, Marius n'avait jamais pu "avalier" cette trahison ! et la jeune femme allait d'ailleurs le payer de sa vie !

Marius enchaîne : « notre priorité est de nous mettre aussitôt à sa recherche... On finit par les épinglez tous les deux ! Et ils sont confiés au Groupe Fagot à Plan. Mais la fille fait du charme aux gars du Groupe, ce qui permet à Valour de s'enfuir... Il faut le retrouver à tout prix sinon on est tous "cuits" ! On va passer la nuit à le chercher en vain ! On se préparait à se sauver, notre vie étant en jeu, quand on vient nous prévenir que Valour a été retrouvé !

Camouflé, il tentait de regagner Grenoble ! Il s'est fait repérer par le charcutier de Sillans qui faisait ses foins... Celui-ci le rattrape et lui donne deux coups de fourche dans le ventre... Il va se retrouver à l'hôpital du Grand Lemps à cause de ses blessures. Dès que les gars du Groupe Fagot ont l'information ils partent le chercher et au grand émoi des religieuses-infirmières qui leur barrent le passage. Ils emportent Valour dans ses draps et le montent à Plan...

Pendant ce temps, il avait fallu se débarrasser de la fille qui avait dénoncé le Groupe de maquisards !

C'est un commis-boucher qui s'en est chargé !

Lorsque Valour arrive à Plan on s'adresse à lui : « Tiens ! Il y a encore du boulot : tu vas enterrer ton amie ! Tu fais un trou et ensuite tu en fais un second un peu plus grand et ce sera le tien ».

Lui aussi, on l'a descendu !

- En écoutant Marius me raconter la fin tragique de ces jeunes gens, je voyais soudain devant moi le combattant d'hier, l'homme de guerre qu'il avait été ! Et je ne pus m'empêcher de lui faire cette remarque :

« **Marius ces morts violentes données à des personnes aussi jeunes que vous ne vous ont-t-elles pas émues ?**

Je me souviens encore du long regard qu'il a posé sur moi, puis il a hoché la tête et m'a dit :

« **Il fallait rendre coup pour coup ! Et puis tu sais, ma pauvre Josy dans ces années-là, on n'avait plus de cœur !** ».

Après ces récits qui illustraient trop bien par ces actes la barbarie nazie qui avait régné sur notre pays et dont j'avais entendu parler par ma famille, je garde le silence quelques instants, afin de « digérer » tout ce que je venais d'entendre et qui m'avait impressionnée !

Josette, interrompant le cours de mes pensées me fait remarquer de sa voix douce :

« J'espère que nos douloureux souvenirs ne t'ont pas trop " chamboulée " »

« Un peu quand même ! Vous avez vécu des moments que l'on ne peut même pas imaginer, lorsque l'on appartient comme moi à la génération qui n'a pas connu la guerre !

Marius intervient avec son franc parlé habituel :

« C'est une page d'Histoire pour toi ! Tu es de la génération du " baby boum " et " des Trente Glorieuses " » ajoute-t-il avec un sourire...

Je suis obligée d'en convenir ! En effet, comment se mettre à la place de ceux qui ont vécu ces années de guerre surtout quand je constate quelle souffrance est encore la leur 75 ans après !

Je réponds à Marius :

« Ces récits de Guerre sont de l'Histoire, oui ! Mais vous me les avez faits vivre au plus près, par vos témoignages exceptionnels ! Et je prends davantage conscience de ce qu'on pu être ces 5 années de conflit ! Quelle angoisse à vivre dans ce climat d'insécurité permanente avec les alertes, les arrestations, les restrictions et ces dénonciations qui pouvaient faire basculer votre vie en quelques minutes, vous obligeant à une méfiance continuelle...

« Tu as raison ! On pouvait difficilement faire confiance ! reprend Marius... Josette en a fait la cruelle expérience !

« Oui, alors ! Mais comment aurai-je pu imaginer être dénoncée par l'une de mes collègues de bureau ! Pour moi c'était impensable...

Reprenant le fil de ses souvenirs, Josette me dit :

« Ton papa Marcel a été dénoncé lui aussi ! Je me souviens qu'il a échappé de justesse à l'arrestation ! Ta grand-mère : Paule Cartier a eu une telle frayeur qu'elle ne s'en est jamais remise non plus !

En effet, mon futur papa âgé de 20 ans, jeune résistant comme Marius et tant d'autres à Rives a été dénoncé ! Il parvient à s'enfuir et va rejoindre tout d'abord, le Garage de son papa (j'avais présenté le **Garage Citroën** de mon grand-père Albert Cartier **dans le Tome 5 de Juin 2019**). Celui-ci tenait toujours prêt un léger baluchon, pour le cas où son fils devrait partir dans l'urgence ! (comme on a pu le voir précédemment, il y avait beaucoup de dénonciations à l'époque). Mon grand-père connaissait un couple d'amis dans la plaine de Bièvre qui cachait des résistants, il s'agissait des parents de Marie Mignot, **le couple Repellin...** Il put les rejoindre et se mettre à l'abri dans ce havre de sécurité !

« Mon grand-père occupé à faire partir au plus vite son fils, n'avait pas imaginé que les Allemands allaient faire une "descente" à leur appartement ! Celui-ci était situé pas très loin du garage, à côté du Casino (aujourd'hui épicerie Portugaise), juste au-dessus de la bijouterie actuelle "Aude" et au 2^e étage. C'est pourquoi ma grand-mère va les entendre arriver de loin, mais sans savoir à qui appartiennent ces pas lourds qui montent l'escalier... Aussi a-t-elle eu une terrible frayeur quand ils font irruption dans l'appartement, où elle est seule à ce moment-là ! Ils vont l'interroger pendant près de deux heures sans ménagement ! Deux allemands la tiennent en joue en lui demandant inlassablement « où se trouve son fils ? » tandis que d'autres fouillent l'appartement de fond en comble ! En vain, bien sûr !

Mon grand-père en rentrant plus tard du garage va la trouver prostrée dans les escaliers ! Ces heures douloureuses ne devaient jamais s'effacer de sa mémoire ! »

Marius avec le sens de la répartie qu'on lui connaît, intervient :

- « Avoir un pétard entre les deux yeux ou sur la nuque, comme pour Josette, ça laisse des traces ! Regarde mon épouse ! Elle ne s'en est jamais remise ! Pourtant elle avait 20 ans !

- « Ma grand-mère Paule en avait 44 (elle était née en 1900) et restera traumatisée elle-aussi ! C'est ainsi que, même après la fin de la guerre, dès qu'un avion survolait Rives, une peur incontrôlable s'emparait d'elle ! Son caractère gai et enjoué avait fait place à un état mélancolique qui ne devait plus la quitter !

Nous, ses petits-enfants n'avions pas eu le bonheur de la connaître, puisqu'elle est décédée en 1949, soit cinq ans après la guerre !

Marius intervient de nouveau :

-« Ta grand-mère a été une victime collatérale de cette guerre comme tant d'autres, dont Josette qui n'a jamais cessé de faire des cauchemars après son interrogatoire par la Gestapo !

Josette me dit alors :

*-« On peut dire que tes deux grands-mères n'ont pas été épargnées par l'occupant ! Car Marie Billot, ta grand-mère maternelle a eu elle-aussi affaire à l'ennemi ! Je m'en souviens d'autant plus que **la librairie** de tes grands-parents se trouvait à coté de « **l'Etoile des Alpes** » l'épicerie que tenaient mes parents **M. et Mme Cyprien**. J'allais très souvent voir ta mamie Marie car elle avait une belle collection de livres... Je suis d'ailleurs venue l'aider à ranger quand les Allemands ont tout retourné dans la librairie !*

*« En effet, ma grand-mère Marie a connu une belle frayeur elle-aussi en cette année 1944 ! J'ai souvent entendu raconter cet épisode par ma maman et mon grand-père Léon... J'avais présenté **la Librairie** de mes grands-parents maternels également **dans le Tome 5 de Juin 2019...***

*Ma grand-mère l'avait achetée à **Celestin Prieur** en 1930, mon grand-père Léon étant facteur à Rives (soit fonctionnaire des Postes) n'avait*

pas pu se porter acquéreur, c'est donc son épouse qui l'avait acquise « par autorisation maritale ». Il est important de rappeler qu'en 1930 les femmes n'avaient pas le droit d'acheter un commerce en leur nom propre ! La librairie-papeterie située au cœur de la Rue de la République est un magasin qui regroupe de nombreux articles : outre les fournitures de bureau, on trouve des appareils de photos, des pellicules, beaucoup de cartes postales et un vaste choix de livres...

C'est ma grand-mère qui est principalement à la vente, son époux étant occupé par ses tournées de facteur. En revanche, il y a un domaine d'où elle est exclue : c'est la photographie, mon grand-père se consacre à cette tâche, les après-midis et soirées. Des personnes viennent se faire photographier, tandis que d'autres apportent leurs pellicules à développer... tirages qu'il fait lui-même sur papier kodak...

*En cette année de guerre 1944 les Allemands ont envahi Rives... Ma grand-mère a régulièrement leurs visites. Elle ne s'en inquiète pas car ils sont généralement courtois, agissant comme des clients ordinaires : ils regardent les articles à la vente et sont souvent intéressés par les cartes postales... Parfois, voyant ma grand-mère seule avec son petit dernier : son fils Jacki âgé de 3 ans, ils parlent un peu d'eux-mêmes ! « Moi aussi, avoir enfants et femme dans mon pays ! » La conversation ne va jamais plus loin car ma grand-mère ne perd jamais de vue leur statut d'Allemands « occupants ». Les jours suivants allaient lui donner raison ! C'est ainsi que ce matin-là, un groupe d'allemands se présentent au magasin et leur comportement l'alerte aussitôt ! Ce n'est pas celui qu'elle connaît ! Ils sont très nerveux et font sortir les clients qui se trouvent à l'intérieur de la librairie ! Ils ne vont formuler qu'une seule demande : ils sont venus chercher les **cartes d'état-major** : ces cartes étaient très recherchées, car elles leur permettaient de circuler facilement, dans la région !*

Mais l'avant-veille mon grand-père accompagné de sa fille aînée : Léone (ma future maman) est allé cacher ces fameuses cartes à la campagne, à Faramans chez l'une de ses sœurs agricultrice ! Elles sont bien enfouies dans le foin du fenil !

Ils étaient partis tous les deux pour chercher du ravitaillement comme ils le faisaient souvent et en avaient donc profiter pour cacher ces

cartes qu'ils savaient précieuses pour les Allemands ! Mais, c'est ma grand-mère qui va affronter le courroux de l'occupant ! Les Allemands ne trouvant pas ce qu'ils sont venus chercher, la bousculent sans ménagement, lorsqu' elle leur dit qu'elle n'a aucune de ces cartes parmi les articles à la vente ! A son grand effroi, ils vont alors bouleverser la librairie de fond en comble retournant toutes les fournitures en vociférant ! Ma grand-mère bien que terrorisée leur tient tête en leur affirmant « qu'elle n'a pas cet article, en magasin ! ». Ce qui est vrai ! Ils finissent par s'en aller en laissant une pagaille épouvantable !

Cette scène violente avait eu un petit témoin, Jacki ! Et c'est lui qui après le départ des Allemands, va sortir sur le trottoir en criant de toutes ses forces : « les Bottes, les Bottes ! Ont tout cassé dans la maison ! Ma grand-mère l'ayant rattrapé vivement s'est félicitée que son petit garçon ne parle pas encore bien franc ! Les « Bottes » signifiaient bien sûr, les Boches ! Dont Jacki entendait tant parler !

Mais les Allemands sont partis ! Le danger est provisoirement écarté ! Ce qui permit aux voisins, dont Josette Cyprien et ses parents ainsi que les Berthet, (qui eux tiennent les Docks-Lyonnais) d'accourir pour reconforter ma grand-mère, son époux n'étant pas encore rentré de sa tournée des postes...

«Ta grand-mère a été courageuse elle-aussi ! Elle leur a tenu tête comme elle pouvait me dit Josette ; ajoutant qu'elle était soulagée que ces cartes, mises en lieu sûr, ne soient pas tombées entre les mains des Allemands ».

En tout cas le réconfort du voisinage a remonté le moral de ma grand-mère ! Car comme on le voit, il y a beaucoup de solidarité et de partage entre les habitants durant ces années noires ! C'est ainsi que mon grand-père Léon comme je l'ai dit se rend régulièrement dans son village natal de Faramans, avec sa fille où il sait pouvoir trouver chez ses deux sœurs, qui possèdent une ferme des victuailles qui vont pouvoir compléter les tickets d'alimentation. Ils sont en vélo et doivent faire preuve d'imagination pour en apporter le maximum...

Il n'hésite pas ensuite à en faire profiter voisins, amis et même des personnes de sa tournée de facteur... Lui-même en retour reçoit du café ou d'autres denrées difficiles à se procurer...

Marius et Josette me confirment :

« A Rives comme dans d'autres villages, ce système d'entre-aide et de troc était assez répandu car il ne faut pas oublier combien les gens ont souffert du rationnement et de la faim ! » me disent-ils.

*Josette me rappelle une dernière anecdote que j'ai souvent entendu raconter par ma famille car elle se déroule encore à la Librairie Billot. Elle fut sans conséquence mais **après cette évocation douloureuse de ces nombreux faits de guerre, elle va apporter une note plus légère pour clore cette Année 1944...***

Comme on l'a vu précédemment les Allemands ont fait une « descente » à la librairie à la recherche des cartes d'état-major et depuis mes grands-parents ne sont pas sereins : ils craignent qu'ils reviennent à la charge !

Une semaine après ces événements, il est 2 heures du matin, quand un bruit bien connu réveille Josette et ses parents, voisins de la Librairie Billot, des soldats marchent sur le trottoir et se déplacent en faisant claquer leurs bottes dont le bruit est très reconnaissable ! De plus c'est le couvre-feu ! Personne ne doit être dans la rue à part les Allemands ! Le groupe s'arrête devant la Librairie... Un grand coup donné dans la porte fait trembler la maisonnée, tandis qu'une voix tonitruante à l'accent allemand crie dans la nuit : « Monsieur Billot, descendre !... »

- Je vous laisse imaginer l'état de mon grand-père et de toute la famille réveillée en sursaut !

Cet appel sonore l'a jeté hors du lit et à présent il se dépêche à s'habiller...

La chambre de mes grands-parents est au 1^{er} étage... Les Allemands sur le trottoir s'impatientent. Ils sont au nombre de trois ! Mon grand-père ne venant pas assez vite à leur gré, ils continuent leur tapage nocturne en criant : « Ça dure long ! Ça dure long ! ».

Enfin mon grand-père se présente à la porte, devant eux imaginant le pire, tandis que ma grand-mère se tient en retrait dans le magasin toute tremblante dans les bras de sa fille Léone. C'est alors qu'un des Allemands prenant mon pépé Léon par le bras, le conduit devant la vitrine en lui montrant l'appareil photo qui trône en bonne place !

« Je veux cet appareil ! »

Mon grand-père maternel nous a souvent raconté cette vente nocturne qui avait terrorisé toute la famille et le voisinage et cela avait fait dire à ma grand-mère :

« y-a pas idée de nous faire une telle peur pour un appareil photo !

Quand le lendemain, remise de cette violente émotion ma grand-mère en parle avec les voisins et en conclut que l'Allemand ne pouvait sans doute, pas revenir au magasin les jours suivants :

C'était la guerre ! Et en cette année 1944, il y avait beaucoup d'allées et venues de l'occupant...

Josette se remémorant la fameuse soirée me raconte combien l'inquiétude avait été grande :

« Mes parents n'en n'avaient pas fermé l'œil de la nuit ! Se souvient-elle, il faut dire qu'on était très lié avec la famille Billot ! A cette époque il y avait aussi mon cousin Robert Mayoussier qui vivait chez nous... Lui et moi, nous nous étions levés pour voir si l'on pouvait apercevoir quelque chose derrière les volets clos ! Mais nous n'avions rien pu distinguer ! Car il fallait être prudent ! Aucune lumière ne devant filtrer à cause du couvre-feu ! Et on a dû attendre le lendemain pour avoir des nouvelles !

En l'écoutant, je me fais cette réflexion : Josette Cyprien (qui deviendra Madame Brochier) et Robert Mayoussier (ami lui aussi de mes parents et avec qui je suis toujours en relation) sont en cette année 2022 les derniers témoins encore en vie de cette scène d'autrefois !

*Avant de conclure, je veux évoquer brièvement une ancienne Rivoise disparue elle-aussi : **Suzette Prudon, née Portier**. Elle était très liée également avec le couple Brochier et avait une similitude avec Josette car elle avait travaillé à la Mairie. Elle fut, elle aussi dénoncée ! Elle*

établiissait de fausses cartes d'identité, pour des personnes dont la vie était menacée. Elle échappa de justesse à l'arrestation ayant fui seulement 1 heure avant que la Gestapo ne débarque. Elle demeura de longues années loin de Rives !

« Qui la dénonça ? » Marius et Josette se posent encore la question aujourd'hui.

Un grand merci à vous, Marius et Josette BROCHIER pour votre témoignage exceptionnel, si vivant encore dans vos mémoires.

Personne ne peut vraiment comprendre ce que vous et votre génération avez vécu, pourtant vous avez su faire revivre tous ces moments d'intenses émotions que vous avez traversés ! Vous vous êtes dressés devant l'occupant, vous lui avez résisté, souvent aux périls de vos vies. Et vous avez dû prendre parfois des décisions difficiles, comme envers cette jeune femme qui avait trahi le Maquis.

Je n'ai pas connu la guerre, mais je me suis souvent demandée ce que j'aurais fait à votre place !

Les choses sont simples quand on refait l'Histoire...

En 2020, Josette et Marius devaient fêter leurs Noces d'Albâtre couronnant 75 ans de Mariage... Mais Marius nous a quittés en Décembre 2019, il avait 97 ans.

Josy CARTIER

SUR LE MONUMENT DES FUSILLÉS À RIVES, PLACE DE LA LIBÉRATION, ON PEUT LIRE :

**ICI LE 13 JUILLET 1944,
QUATRE PATRIOTES
FURENT LACHEMENT ASSASSINÉS
PAR LES BARBARES ALLEMANDS :**

ROBERT SCAMBATTO dit Bob 22 ans

RENÉ POMMIER dit René 18 ans

ALPHONSE THIRRY dit Alphonse 21 ans

XAVIER BROCHIER dit Xavier 59 ans

Sur le monument des fusillés à Rives le 13 juillet 1944



Marius et Josette BROCHIER



Paule et Albert Cartier



Marie et Léon Billot

Violette Lardin (épouse Khrol)
Quelques souvenirs qui restent...

J'avais 6 semaines quand mon papa est parti pour la guerre qui commençait et malgré mon très jeune âge celle-ci m'a laissé de nombreux souvenirs douloureux et indélébile. Que ce soit dans les maisons, dans les rues, à l'école, en ville l'atmosphère était lourde et inquiétante.

À Pâques 1942, j'ai intégré la petite section de maternelle chez Mademoiselle Bouvier. Il y avait la maîtresse et Madame Sibut la femme de service (comme on disait alors). Il y avait aussi des enfants, des jouets, j'étais comblée. Pour Noël les garçons du cours complémentaire nous avaient fabriqué un jouet en bois...

Mais quand la sirène municipale sonnait et que nous devions rejoindre les abris situés dans la propriété mitoyenne de l'école, la maîtresse n'avait rien à dire car nous étions déjà en rang deux par deux derrière la porte pour sortir. Seulement, quelle angoisse sous terre car tous nous connaissions le but des bombes ennemies ! Je suis claustrophobe et je tiens cette peur d'enfance un peu responsable de mon problème...

C'était aussi l'époque où tous les matins nous chantions : « Maréchal nous voilà » mais un beau jour bien plus tard ce chant fut interdit et remplacé par « La Marseillaise ». Petits nous ne comprenions pas tout.

La vie en famille était aussi très perturbée. Beaucoup de papas étaient à la guerre ou prisonniers. Le pain était gris ou jaune : pas très appétissant, il n'y avait pas de sucre mais de la saccharine, pas de beurre mais de la margarine, pas d'huile, pas de savon...

Il y avait les cartes d'alimentation donnant droit à chaque personne d'une famille à une quantité spécifique de viande par exemple et suivant que l'on soit adulte ou enfant (J1, J2 J3) le poids différait. Après avoir fait une longue queue devant les magasins, les clients obtenaient la quantité de nourriture légale en échange de leurs tickets que les

commerçants devaient coller sur un registre contrôlé ensuite par la mairie. Mes parents étant commerçant, je collais les tickets avec de la colle de farine que ma « mémé » préparait car il n'y avait pas de colle dans les commerces.

On ne trouvait pratiquement rien dans les magasins et quand la marchandise arrivait tout le monde se précipitait. Nous nous retrouvions ensuite à l'école avec les mêmes galoches, les mêmes blouses, les mêmes robes. Il n'y avait pas de choix.

J'aimais bien écrire et dessiner mais il n'y avait malheureusement pas de papier. J'ai eu de la chance de connaître des dames qui travaillaient à la BFK (papeterie d'alors du Guâ) et qui m'apportaient des déchets de papier. Il y en avait même une qui me cousait des cahiers. Comment oublier ces personnes même disparues ?

Et pour parfaire tout cela, de jours comme de nuit, des soldats allemands arpentaient les rues de Rives en faisant claquer leurs bottes (Je les entends encore...). D'autres venaient faire fermer les magasins en criant : « heure allemande » imposée à notre région.

Un jour mes parents absents, le magasin fermé, seule avec ma grand-mère j'ai vu par la fenêtre 6 soldats allemands armés cerner notre maison. Deux sont entrés dans notre cuisine, mitraillette en main et ils ont demandé non sans difficulté à ma « mémé » où était son mari et son fils. Elle leur a dit que son mari était mort et son fils à la guerre. Ils sont montés dans nos chambres, ont fouillé partout, sans cependant ne rien déranger, mais ils ont emporté tous nos albums photos. On a su après qu'il recherchait un maquisard. Ma grand-mère et moi avons eu très peur et moi, des mitraillettes surtout.

Un autre souvenir, bien douloureux, la prise de cent otages Rivois ayant entraîné la mort d'un jeune que je connaissais et qui, pour ne pas être déporté a sauté du train qui l'emmenait.

J'ai gardé pour terminer, la fusillade du 13 juillet 1944. J'ai encore souvent en tête la vision des quatre morts ensanglantés étendus à même le sol devant la Mairie, le visage couvert de mouches... des

soldats allemands près deux. J'ai assisté hélas à cette scène car une de mes voisines m'emmenait à la Poype.

Cette macabre évocation ne m'empêche pas de signaler l'arrivée des américains avec le chewing-gum, les bonbons, les chocolats mais ce souvenir très heureux n'efface rien.

Voilà ce qui me reste de cette époque difficile pour tous et je souhaite de tout cœur que les morts pour la France, de Rives et d'ailleurs ne soient jamais oubliés et leurs tombes respectées...

Violette LARDIN

Alain Épilogue

J'ai 72 ans, comme beaucoup d'entre nous je n'ai pas connu ni vécu de périodes de guerre ou de conflits. Je ne suis donc pas un témoin vivant des évènements évoqués dans ce livret. Mon père Romain, FTP (franc-tireur partisan) et mon grand-père Jean-Baptiste qui fournissait le pain au maquis depuis son moulin de Lolette au pied du Vercors étaient comme tous les "vrais" avares en détails sur les évènements vécus. Vos témoignages seront pour moi et pour tant de Rivois une vision détaillée et réelle de cette période de guerre. Témoignages de votre enfance entourés des vôtres aujourd'hui disparus. Témoignages de vos yeux d'enfants d'hier écrits avec vos mains d'aujourd'hui mais avec des mots justes. Mots ces derniers temps employés à tort, galvaudés, ramenant à peu de chose la vérité et le poids de vos souvenirs. Etat de guerre pour l'arrivée d'une pandémie. Quelle importance de faire la queue pour une rapide injection quand tant de parents patientaient des jours pour avoir des tickets de rationnement pour composer un repas qui ne méritait pas ce nom ; quand nos monuments aux morts se remplissaient de noms d'absents pour l'éternel et quand notre France allait sous peu ne plus l'être. Que d'erreur dans le mot dictature quand notre président prend seul une décision que la fonction lui impose. Dictatures que les colonies italiennes, espagnoles, portugaises peuvent revendiquer avec justesse en mesurant le poids. J'étais dans ma vie d'étudiant au Portugal en 1970. J'ai toujours la photo de "la mia nuova casa" maison de mon grand-père Jean-Baptiste saisie par les fascistes dans le nord de l'Italie alors qu'il s'enfuyait avec femme, enfants et valises à travers les campagnes. Quel décalage entre le vécu et le semblant. De tels dérapages sur l'emploi et l'utilisation juste des mots devraient nous mettre en garde sur la dangerosité de cette action. Il y en aura toujours un dans le monde pour nous dire : vous avez faux, je vais vous montrer la façon de mettre les mots à leur juste place et par mes actions guerrières vous en montrer la valeur. Nous pouvons le voir ces derniers mois. Notre langue française est la plus

riche au monde en nuance et exactitude. Le respect de son emploi apporte une valeur exceptionnelle à vos témoignages et je pense qu'il est utile quelquefois de le dire.

Alain SALVAGNI

Document réalisé en septembre 2022 par le groupe « Mémoires de Rives »

du Centre Social Municipal de Rives :

Joëlle CARTIER, Josy CARTIER, Geneviève DELAFON, Roger GAGNEUX, Maryvonne HAMPARTZOUMIAN, Violette LANDRIN, Robert MASSARD, Maurice MICHEL, Alain SALVAGNI, Gaby TROPINA

Parutions

Tome 1 *Juillet 2017, Le Château du Parc de l'Orgère de Rives ou le Château des Russes*

Tome 2 *Décembre 2017, Souvenirs d'écoliers rivois*

Tome 3 *Août 2018, Souvenirs d'enfance dans les quartiers rivois*

Tome 4 *Septembre 2018, Commerces rivois d'hier et d'aujourd'hui*

Tome 5 *Juin 2019, Souvenirs sur l'industrie et l'artisanat à Rives*

Tome 6 *Mars 2020, Souvenirs sur les associations sportives, culturelles... rivoises*

Tome 7 *Décembre 2021, Souvenirs extraordinaires d'enfants, C'était hier à Rives !*

Tome 8 *Septembre 2022, « Mémoires vivantes de la guerre 39-45, par Mémoire de Rives »*

Livrets gratuits disponibles au Centre Social



Centre Social de l'Orgère

96 rue Sadi Carnot

38140 Rives

Tél : 04 76 65 37 79

